

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3. — Etats-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VIII.

No. 27.

Prix du numéro, 7 centims. — Annonces, la ligne, 10 centims.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 5 JUILLET 1877

Décisions judiciaires concernant les journaux

10. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau-de-poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre, est responsable du paiement.

20. Toute personne qui renvoie un journal est tenue de payer tous les arrérages qu'elle doit sur l'abonnement ; autrement, l'éditeur peut continuer à le lui envoyer jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau-de-poste.

30. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

40. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau-de-poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve *prima facie* d'intention de fraude.

SOMMAIRE

Correspondance européenne.—Nos gravures : Le prince Charles Ier et la princesse Elizabeth de Roumanie ; Le grand-duc Nicolas ; Le grand trophée de la Confédération.—Institut Canadien d'Ottawa, par Jos. Tassé.—Spencer-Wood, par J. M. Lemoiné.—Echos d'Ottawa, par Delta.—37-38.—Le portrait, par le comte de la Thèbe.—Revue de la semaine, par A. Gélinas.—Choses et autres, par A. G.—L'imprimerie.—Faits divers.—Variétés.—Le jeu de dames.—Les échecs.—Prix du marché de détail à Montréal.

GRAVURES : Québec : Spencer-Wood, détruit par le feu en 1890 ; Le prince Charles de Roumanie ; La princesse Elizabeth, son épouse ; Le grand trophée de la Confédération, 1er juillet 1877 ; La guerre d'Orient ; Entrée du grand-duc Nicolas dans Bucharest

CORRESPONDANCE EUROPÉENNE

PARIS, le 15 juin 1877.

Saint-Christophe for ever! Vous ne devinez pas? c'est le nom du cheval du comte de Lagrange, qui vient de gagner le *Grand Prix* de Paris, cent mille francs, plus une partie des entrées, soit cent quarante-cinq mille francs, que ce jeune poulain (trois ans) vient d'encaisser à son heureux propriétaire.

Je n'ai pas hâte de commencer ma lettre par le récit des exploits du fils de *Mortemer* et d'*Isoline*, quand j'ai vu, ce qui s'appelle vu, près de cinq cent mille personnes, de tout âge, de tout rang, de toutes couleurs, s'étouffer, se presser, s'écraser à Longchamps, en allant, en revenant, pour voir *Saint-Christophe* arriver premier au poteau.

J'ai tort de dire que l'on y était allé pour assister au triomphe de *Saint-Christophe*, quand, au contraire, il était admis par tout le monde, que sur onze partants, *Jongleur* devait arriver premier, *Vermeil* second, *Strachino* troisième, *K. G.* quatrième, et *Saint-Christophe* septième.

Ainsi, le résultat imprévu de cette course a renvoyé dans le troisième dessous, les pronostics des douze ou quinze journaux de sport qui avaient établi d'avance l'ordre presque assuré de leur arrivée. Grand a été le désappointement des parieurs, grande a été la joie des *bookmakers*.

Au pesage, dans l'enceinte des *bookmakers*, personne ne voulait de *Saint-Christophe*, que ces messieurs offraient à cent louis contre un, tandis que tous prenaient du *Jongleur*, que les *bookmakers* ne donnaient pas même à égalité, mais qu'ils donnaient à trois louis contre sept louis.

On était si assuré du succès de *Jongleur*, que tous les parieurs en prenaient dans cette proportion de sept contre trois pour des sommes considérables.

Seuls, on dit que le comte de Lagrange et Hudson, le jockey de *Saint-Christophe*, avaient profité des offres libérales des parieurs à la liste. On prétend que M. de Lagrange a pris *Saint-Christophe* à cinquante contre un, et qu'il a risqué cent mille francs sur les jarrets de cet animal. Ça lui ferait une aubaine de cinq millions de francs. Rien que cela. Les *bookmakers*, qui ont tenu ce pari extravagant, pourront se fouiller longtemps pour retrouver leurs écus.

Le jockey Hudson a risqué vingt-cinq louis sur son poulain, dans la plus haute cote, à la fin de la journée, immédiatement avant la course, dans la proportion de cent contre un. Il a donc encaissé, en espèces, deux mille cinq cents louis, cinquante mille francs. De plus, M. de Lagrange, suivant l'usage, devra lui donner un pot-de-vin considérable, pour avoir ajouté un nouveau fleuron à ses écuries. Si Hudson est sage, il devra s'en tenir là, et ne pas attendre qu'il se soit cassé les membres ou enfoncé les côtes, pour se retirer du turf. Mais l'ambition!

Le Grand Prix de Paris se courre sur l'hippodrome de Longchamps, qui sert aussi de champ de manœuvres à l'armée de Paris, pour la grande revue annuelle qui, cette année, se fera le 1er juillet prochain. Ce champ de courses est compris dans le bois de Boulogne et en fait partie.

La piste, ou plutôt les pistes—car il y a la grande grande piste, la grande piste, et la petite piste—sont entretenues dans un ordre parfait, forment un oval presque régulier et entourent le champ de manœuvre, que l'on appelle la *pelouse*, pour les fins des courses. C'est sur cette pelouse que les équipages innombrables de la bourgeoisie s'alignent par milliers, et les piétons payant un franc d'entrée.

En dehors de la piste, mais juste en face du milieu de la pelouse, s'élèvent les tribunes. Au centre est le pavillon particulier du chef de l'Etat, et de chaque côté, les tribunes du Jockey Club et du public à vingt francs par tête, puis un peu plus loin les tribunes à cinq francs par tête.

Dans le rez-de-chaussée des tribunes, en arrière, sont les bureaux des officiers, les postes de police, les cafés glaciers et... le *Pesage* donc, le *pesage* qu'il faut voir avant d'arriver au *Sagro Ritiro* où glapissent les deux ou trois cents *bookmakers* et parieurs à la liste, qui sont le *great attraction*.

On croirait arriver dans un poulailler, lorsque l'on s'approche de cet endroit. Cote! cote! cote! demandez la cote! voilà la cote! prenez un cheval, messieurs!! C'est ainsi que crient ces parieurs pour attirer l'attention.

Il y a des centaines de ces individus, anglais la plupart, établis là, avec un poteau planté en terre, en haut duquel est une enseigne sur laquelle est peint ou imprimé le nom du *bookmaker*. Au-dessous de cette enseigne, on affiche une pancarte imprimée en gros caractères, contenant les noms de tous les chevaux qui sont engagés dans la prochaine course, les uns à la suite des autres, comme une liste de valeurs à la Bourse, et au bout du nom de chaque cheval, on inscrit en couleurs tranchantes, la cotation ou le risque que veut faire le *bookmaker*, comme suit, par exemple :

Jongleur..... 3
Vermeil..... 4
Strachino..... 1
Saint-Christophe..... 100 etc.

Naturellement, tous ces parieurs à la liste n'ont pas tous la même échelle et n'offrent pas les chevaux aux mêmes prix. Ils ont leurs favoris et les cotent en conséquence. Sur cette partie du terrain, en dehors des yeux du public, derrière les tribunes, il y a toujours des milliers de personnes qui parcourent les cotations des yeux, et qui cherchent à placer des fonds *sûrement*. Il faut payer d'avance avec ces petits *bookmakers*. Ainsi, vous lui dites : Donnez-moi *Jongleur*! vous lui versez sept louis et il vous remet un bulletin bon pour trois louis, si *Jongleur* gagne, plus vos sept louis de mise. Ou, si vous prenez *Saint-Christophe*, vous versez un louis contre un bulletin bon pour cent louis, ou cinquante louis, suivant la cotation à laquelle vous avez pris le cheval.

On ne parle que de louis sur le turf; d'ailleurs, tout est anglais autour des chevaux : grooms, palefreniers, garçons d'écuries, entraîneur, jockey, vétérinaire, etc., et c'est de bon goût de mêler le plus de mots anglais possible, dans tout ce qui se rattache, de près ou de loin, au turf ou au sport.

La course terminée, si votre cheval a gagné, vous venez au poteau de *betting*, où on vous paye de suite; mais si vous avez perdu? Eh bien! si vous avez perdu, vous pouvez aller vous promener..... dans les écuries qui sont à côté..... ou ailleurs—même, dans ce cas, la vue n'en coûte plus rien; vous pouvez aller voir votre cheval, que l'on promène aussi sous les grands marronniers, et là, vous lui direz.... ce que vous voudrez.

Le Maréchal MacMahon était dans la loge présidentielle avec la duchesse de Magenta; le corps diplomatique était au grand complet : Khalil Pacha à côté du prince Orloff, et une pléiade de superbes femmes dans les tribunes et sur les chaises du pesage.

Je dis superbes. Faut s'entendre. Les tailleurs de Paris, qui habillent les dames, ont, entr'autres talents, celui de toujours les faire paraître *superbes*. Naturellement, c'est l'artiste peintre qui est chargé du soin de les faire jeunes; mais, comme il faisait une chaleur sénégalienne, au Grand Prix, les dames s'étaient contentées d'être superbes; de crainte que le maquillage et la poudre ne se fusionnassent sous les caresses trop ardentes du soleil, les dames étaient généralement assez *naturel*.

Dieu, quel pays pour le maquillage! C'est à n'y pas croire. Yeux maquillurés, sourcils agrandis, cils teints, oreilles peintes, lèvres peintes, narines peintes, joues poudrées, et le reste, vous ne voyez presque plus de vraie peau. Et croyez bien que je n'exagère pas. C'est général.

Un autre spectacle qui m'a donné un fier coup d'assommoir, a été de voir au pesage, parmi toutes les princesses, les duchesses, et autres grandes dames, qui trônaient dans leurs atours; a été de voir, dis-je, une foule de dames d'un monde interlope, qu'on appelle galamment, ici, demi-mondaines, éclaboussant de leur luxe insolent les vraies dames qu'elles frôlaient en marchant. Et quand une de ces drôlesses, qui a nom Cora Pearl, et qui a fait litière de son honneur depuis longtemps, contentait l'envie qu'avait un fouteuil de l'embrasser, j'étais révolté de voir une foule de *gentlemen*, dé-

corés pour la plupart, les uns jeunes, les autres sur le retour, accourir papillonner autour de cette femme, et se disputer sa conversation.

Et cela, sous les yeux de leurs mères, de leurs femmes, de leurs sœurs, en plein public. On rapporte même que deux grandes dames étaient assises dans une tribune du Pesage, lorsque passa une demi-mondaine, portant une toilette ébouriffante, et qui attirait l'attention de tous les voisins. L'une de ces dames la signala à son amie, qui, sans s'émouvoir, lui répondit sur le ton le plus naturel: *Oh! je la connais bien, c'est une danseuse de l'Opéra, c'est la maîtresse de mon mari!* et elle reprit la conversation au point où elle l'avait laissée, comme s'il n'eût de rien été. Voilà la société.

Je n'exagère pas, malheureusement, et quoique je ne sois pas bégueule, j'avoue que j'ai vu un général connu, courtiser en public une demi-mondaine à qui, moi, inconnu, je n'aurais pas voulu parler sans rougir.

Je n'entreprendrai pas de vous parler du tohu-bohu, du méli-mélo de cette foule énorme. J'avais déjà vu, ce que je trouvais énorme, cent mille personnes sur la place Saint-Pierre, à Rome, mais cinq cent mille massées, compactes, à Longchamps, présentaient un spectacle aussi curieux que bariolé.

Et les équipages! Les *mail-coaches* à quatre et six chevaux, les huit ressorts à quatre chevaux, les attelages à la *Daumont* avec postillons en selle, poudrés à blanc; les *breaks*, les landaus, les *victorias*, les coupés, les phaétons, les *mylords*, les *ducs*, les *bryskas*, etc., avec laquais galonnés, chamarrés, dorés sur toutes les coutures, poudrés, en culotte courte, de velours ou de soie de diverses couleurs, bas de soie, arrêtés par des jarretières à boucle d'or, souliers à boucles d'argent, chevaux richement caparaçonnés, etc., etc.; enfin *tout*, *tout Paris* était là, dans ses plus beaux atours. C'est l'occasion choisie pour se montrer ou pour voir les autres. Aussi, les toilettes nouvelles d'été sortent-elles ce jour-là, ainsi que les équipages nouveaux. Le défilé du retour a duré près de trois heures, avant que tout ce monde-là ait pu trouver son véhicule et se mettre à la file.

—Tandis que le ciel politique se rassérène et se dégage à mesure que l'on approche du dénouement de la crise, le vrai ciel, celui où courent les nuées et où, la nuit, resplendent les étoiles, nous envoie depuis quelques jours les feux torrides d'un implacable soleil. Ces chaleurs sont d'autant plus sensibles qu'elles ont succédé sans transition à une température humide et basse, entrecoupée d'averses.

La semaine dernière, chacun se plaignait de la pluie; aujourd'hui, tout le monde se plaint de la chaleur. C'est un tort cependant, car rien ne facilite les conversations comme ces brusques changements.

A-t-on une affaire épineuse à traiter, une demande délicate à faire, une personne difficile à aborder, l'on commence immédiatement par cette exclamation : Quelle chaleur accablante! Et cela, accompagné d'un gros soupir, jette comme un pont pour aborder le sujet délicat ou scabreux. On essuie son front tout ruisselant, puis le mouchoir remis en poche :

“Eh! bien, que pensez-vous de la politique? Sera-ce la prorogation ou la dissolution?”

Car prorogation ou dissolution, ce sont les deux alternatives que l'on discute, et dont le télégraphe vous aura appris le résultat au reçu de cette lettre.

Le gouvernement, d'abord irrésolu devant l'attitude du Sénat, vient de se décider, je pense, pour un appel au pays ; car, il a gagné à ses desseins le parti légitimiste, qui, par les vingt-quatre voix dont il dispose dans la Chambre haute, peut faire pencher la balance d'un côté ou de l'autre.

Après bien des pourparlers, après l'envoi de délégués au Maréchal, MM. Cheneslong, Belcastel et Rhodéz-Benavent, ce parti, qui demandait, avec certaines garanties, deux portefeuilles dans le Ministère, a réussi à faire accepter les conditions de son concours au vote de la dissolution.

Les légitimistes ont, entre autres choses, exigé que le pacte fondamental qui régit actuellement la France ne subit aucune modification constitutionnelle, comme, par exemple, l'éventualité d'une présidence à vie, ou d'une prolongation des pouvoirs du Maréchal, dont on a beaucoup parlé.

Il demeure entendu que la révision de la Constitution reste ajournée jusqu'en 1880, époque où les Chambres choisiront la forme définitive du gouvernement.

Le bruit avait couru d'un retour du Président vers un ministère centre-gauche, ayant M. Dufaure comme chef. La Bourse avait eu un mouvement de hausse sur cette rumeur ; mais après ce que l'*Union*, organe des légitimistes, vient de publier, l'on sait parfaitement à quoi s'en tenir. Voici la phrase par laquelle l'*Union* annonce, dans un premier-Paris, l'attitude du parti : " Il fallait que le droit des électeurs " royalistes à une représentation équitable " et sérieuse fût nettement établi. . . Une " déclaration loyale donne aux royalistes " l'assurance qu'ils ont obtenu satisfac- " tion."

On a beaucoup parlé de la publication d'un manifeste de l'héritier du trône de France ; mais, soit que la nouvelle fût erronée, soit qu'il paraisse plus tard en un temps plus opportun, l'agence Havas semble donner une certaine consistance à ces bruits, par cette dépêche, parue la semaine dernière : " Le comte de Chambord a adressé au Pape une lettre dans laquelle il dit qu'il est toujours loin d'aspirer à la domination, mais qu'il ne peut s'empêcher de déplorer amèrement la situation de la France, et qu'il ne se résoudra à sortir de son repos que dans l'intention de faire une bonne action."

Au milieu de l'intensité des émotions de la politique quotidienne, le suicide de deux hommes du monde, appartenant à des camps opposés, a passé presque inaperçu. M. Arthur Berryer, fils de l'illustre orateur défunt, s'est empoisonné en avalant une fiole de laudanum, dans son château d'Angerville. La mauvaise situation de ses affaires aurait, dit-on, poussé ce malheureux à cet acte coupable. Le second est celui du fils aîné d'un ancien ministre de l'instruction publique sous l'Empire, M. Victor Duruy.

M. Anatole Duruy, frère de M. Albert Duruy, rédacteur en chef du journal bonapartiste la *Nation*, s'est ouvert les veines des deux bras. C'est à des fièvres contractées à l'étranger pendant son séjour dans la marine que l'on doit attribuer le dérangement cérébral de M. Duruy.

Les suicides se multiplient dans une proportion lamentable ; on en compte neuf hier, par asphyxie.

Puisque nous parlons suicide, un mot sur la mortalité parisienne ; ce sera presque ne pas changer de sujet. Les feuilles médicales constatent une amélioration dans chaque affection, et, par suite, dans la totalité des décès. Tandis que la mortalité parisienne ne donne aujourd'hui que 26.0 pour mille habitants, celle de Vienne s'élève à 34.3 pour le même nombre d'habitants ; à Naples, 31.9 ; à Munich, 27.8. Londres, malgré son immense population, est beaucoup mieux partagée ; elle n'accuse pour l'année qu'une moyenne de 20.5 par mille. Quand, en présence de ces chiffres, je songe à la mortalité de Montréal, je ne puis m'empêcher de croire qu'il reste beaucoup à faire pour, dans une ville aussi naturellement salubre que la

métropole commerciale du Bas-Canada, arriver à diminuer la moyenne de nos décès.

—Ma dernière lettre vous parlait des candidats académiques sur les rangs, pour remplir le fauteuil laissé libre par la mort de M. Autran. Les voix, le jour du vote, se sont réparties de la façon suivante :

Votants.....	37
Majorité absolue.....	19
MM. Sardou.....	18
D'Audiffret-Pasquier.....	17
Leconte de Lisle.....	2

Aucun des candidats n'ayant obtenu la majorité absolue, on a procédé à un deuxième tour :

MM. Sardou.....	18
D'Audiffret-Pasquier.....	17
Leconte de Lisle.....	2

Cela aurait pu durer indéfiniment. Mais, au troisième tour, un des deux électeurs de M. Leconte de Lisle—on nous dit que c'est M. Auguste Barbier—l'a abandonné, et l'on a eu le résultat suivant :

MM. Sardou.....	19
D'Audiffret-Pasquier.....	17
Leconte de Lisle.....	1

En conséquence, M. Sardou est devenu immortel.

Cela est insignifiant. Ce qui l'est moins, c'est l'échec de M. le duc d'Audiffret-Pasquier. Il a eu beau réunir tous les titres voulus pour être reçu d'emblée, être duc, être président du Sénat, n'avoir pas fait un livre, l'Académie lui a fermé sa porte.

A ce propos, un détail : l'Académie n'a nommé Victor Hugo qu'à sa quatrième candidature.

Elle nomme M. Sardou dès la première. Tout est dans l'ordre.

Ce qui a fait dire à un assistant, auquel on expliquait les titres de l'auteur dramatique reçu :

" Il n'y a rien de changé à l'Académie, il n'y a qu'un SCRIBE de plus ! "

Cette élection a eu pour corollaire l'envoi de l'épître suivante à Victor Hugo, par M. Leconte de Lisle :

Paris, 8 juin 1877.
Cher et illustre maître,
En m'honorant trois fois de votre suffrage dans la dernière élection académique, vous m'avez largement récompensé de toute une vie de travail, uniquement consacrée à l'art suprême dont vous êtes la plus glorieuse lumière.
Mon ambition la plus haute est satisfaite. Vous m'avez nommé, je suis élu.
Croyez, cher maître, à toute ma gratitude comme à toute mon admiration.

LECONTE DE LISLE.

M. Victor Hugo a répondu à M. Leconte de Lisle :

9 juin 1877.
Mon éminent et cher confrère,
Je vous ai donné trois fois ma voix, je vous l'eusse donnée dix fois.
Continuez vos beaux travaux et publiez vos nobles œuvres qui font partie de la gloire de notre temps.
En présence des hommes tels que vous, une Académie, et particulièrement l'Académie française, devrait songer à ceci : qu'elle leur est inutile et qu'ils lui sont nécessaires.
Je vous serre la main.

VICTOR HUGO.

Voilà deux hommes contents. Grand exemple pour les électeurs et les candidats de tous les pays.

Passons des immortels aux mortels.

—Des fouilles récemment opérées dans l'Arriège, département de la France méridionale, viennent de mettre au jour, et parfaitement conservé, un évêque mort il y a plus de cinq siècles.

Voici quelques détails sur cette trouvaille :

La découverte a été faite dans le mur du cloître de la cathédrale à Saint-Lizier. Le corps mesurait 1 m. 80. La peau est jaune, non momifiée. Les bras étaient en croix sur la poitrine ; la tête légèrement inclinée à gauche. Les mains étaient encore gantées, et les pieds portaient des sandales. Celles-ci ayant été enlevées avec précaution, les pieds ont paru parfaitement conservés. Aucun objet de prix n'a été retrouvé dans le tombeau.

Les archéologues et les antiquaires affirment que ce tombeau contient les restes de M. Auger de Montefalcone, évêque de Couserans, mort en 1303, après avoir fait peindre à fresque les murs de l'église de Saint-Lizier.

—La politique en ce moment envahit tout ; elle a non-seulement troublé l'Académie française l'autre jour, mais elle a fait irruption dans la Société des gens de lettres. Un incident à ce propos :

M. d'Ideville, ancien préfet d'Alger, sous le ministère Buffet, avait demandé, en excitant de son titre d'auteur, car il a publié des articles de journaux et des volumes, à faire partie, en cette qualité, de la Société des gens de lettres.

Ses partisans étaient MM. Dumas et Aubryet.

La candidature de M. d'Ideville a été repoussée.

Mais le piquant de l'histoire, c'est que devant cette décision, les parrains du candidat ayant envoyé tous deux leur démission de membres de cette Société, celle-ci n'a accepté que celle de M. Aubryet, retenant, malgré lui, dans son sein M. A. Dumas.

Ce dernier tente un procès pour reprendre légalement sa liberté. Le titre de membre de la Société des gens de lettres emporterait-il avec lui, comme la qualité d'académicien, l'obligation d'être immortel quand même ?

On se rappelle que, lors de l'élection de M. Littré à l'Académie, Mgr. Dupanloup envoya à la docte compagnie sa démission, qui fut refusée. Le prélat ne vient plus aux séances, mais, malgré qu'il en ait, et d'après les statuts, il reste, quand même, académicien.

—Vous aviez toujours cru jusqu'ici, ainsi que moi, d'ailleurs, que les chemins de fer font plus de victimes que les diligences et les voitures ? Eh ! bien, nous nous trompions ; c'est le contraire qui a lieu.

La statistique est là ; on ne peut nier la chose.

Ainsi, en 1874, les accidents de chemins de fer ont coûté la vie, en Angleterre, à 1,249 personnes, dont 1,165 hommes et 84 femmes, tandis que les accidents de voitures ont occasionné la mort de 1,528 personnes, dont 1,313 hommes et 215 femmes. En 1875, on ne compte que 1 voyageur sur trois millions, tué par des accidents dont les Compagnies sont responsables. La marge est assez large, comme on voit.

Mais voici plus rassurant encore. En rapportant les accidents aux trajets effectués, et en admettant pour chaque voyageur un parcours moyen de 16 milles seulement, on voit qu'il y a un voyageur tué pour 480 millions de milles environ, d'où il résulte qu'une personne voyageant continuellement dix heures par jour, à la vitesse de 48 milles à l'heure, n'encourrait qu'une chance de mort en 2,749 ans, sur les chemins de fer anglais.

Je présume que les chemins de fer des Etats-Unis n'offrent pas précisément les mêmes chances.

—Un nouveau marché vient de se créer à Paris. Savez-vous ce que l'on y vend ? Je vous le donne en mille..... ? Des crapauds !

Singulière industrie, qui s'exerce sur une grande échelle.

Savez-vous pour qui, ces batraciens ? pour les maraichers anglais, qui les placent dans leurs jardins, où ces animaux font la guerre aux mouches, pucerons, limaces et autres insectes nuisibles, qui empêcheraient les légumes de pousser.

Ce marché se tient une fois par semaine, dans le quartier du Jardin des Plantes, dans un terrain vague, près de la rue Geoffroy-Saint-Hilaire.

On entasse cette marchandise dans des tonneaux défoncés, et les marchands brassent cela comme on ferait de paquets d'anguilles. Le prix de ces reptiles varie entre 60 et 75 francs le cent à Paris ; à Londres, il est de 80 à 90 francs.

N'importe, remplacer le poétique dragon des Hespérides par une bande de crapauds, accuse un sens pratique qui marque une race et peint une époque.

—Quelques nouvelles pour finir.

La somme totale présentée au Pape à l'occasion du jubilé se monte à plus de 6,300,000 livres, en or, sans compter les présents de grande valeur.

Sa Sainteté a conféré la grande croix de l'ordre de Pie IX au maréchal de MacMahon, et au comte Larisch, envoyé par l'empereur d'Autriche auprès du Pape en mission spéciale.

—Il est certain aujourd'hui que les droites du Sénat demanderont dès demain la mise à l'ordre du jour du scrutin pour le remplacement des sénateurs inamovibles décédés.

Les droites ont adopté les trois candidats suivants : M. le général Chabaud La Tour, M. Grandperret et M. de Carayon-Latour.

Les candidats des gauches sont MM. Alfred Andié et Valette ; pour le troisième siège, vacant par la mort de M. Edmond Adam, aucun nom n'a encore été mis en avant.

Demain, le grand jour ! Le nouveau Cabinet De Broglie-Fourtou rencontrera pour la première fois les Chambres. La journée promet d'être chaude. Les ministres choisis par MacMahon, non-seulement n'ont pas besoin d'être réélus pour faire approuver leur programme par leurs électeurs, mais ils n'ont pas besoin d'être députés ou sénateurs pour faire partie du Cabinet. Des *outsiders* peuvent être ministres. Aujourd'hui, le ministre de la guerre, le général Berthaut, et le ministre de la marine, l'amiral de Grinac, n'ont pas de mandat.

NOS GRAVURES

Le prince Charles 1er et la princesse Elizabeth de Roumanie

Le prince Charles de Hohenzollern règne depuis onze ans sur les provinces unies de Valachie et de Moldavie, constituées en principauté sous le nom de Roumanie. Le prince est Allemand et appartient à la famille royale de Prusse. Il est âgé de 38 ans, il fut élu en 1866, après la déposition d'Alexandre-Jean Couza, le premier prince de Roumanie. Le prince Charles a épousé, en 1865, la princesse Elizabeth Von Neuwied, d'une famille allemande.

La population de la Roumanie dépasse un peu celle du Canada. Elle est de 4,500,000.

Le Grand-Duc Nicolas

Le grand-duc Nicolas de Russie, frère du Czar, est le commandant en chef de l'armée russe du Danube. Il a été reçu comme tel à Bucharest, capitale de la Roumanie, le 15 mai, par le prince Charles et la princesse Elizabeth. Cette réception a été faite d'une manière solennelle. Le prince de Roumanie est beaucoup plus dévoué aux princes russes qu'à son suzerain, le sultan.

Le Grand Trophée de la Confédération

A l'occasion de la première décade de la Confédération, nous croyons que cette gravure sera bien accueillie. Notre artiste a voulu faire une combinaison des différentes provinces. Chacune est représentée par une figure particulière : la Colombie, par un mineur ; Manitoba, par un chasseur ; Québec, par l'habitant légendaire ; le Nouveau-Brunswick, par un pêcheur ; la Nouvelle-Ecosse, par un mineur de houille ; et, enfin, l'Île du Prince-Edouard, par un matelot. Au centre du tableau, on voit groupés les écussons des provinces. On aimera à conserver ces écussons ainsi réunis. Au-dessus, on voit la couronne d'Angleterre.

" Il n'est pas nécessaire que vous ayez un seul cheveu blanc sur votre tête," comme disent ceux qui font usage du Rénovateur Parisien de Luby pour la chevelure, car c'est indubitablement la meilleure préparation pour la tête qui soit connue, et un article indispensable sur la table de toilette. Lorsque vous vous servez de cette préparation, vous n'avez besoin ni d'huile ni de pomade ; les propriétés balsamiques qu'elle contient activent la croissance des cheveux, nettoient la peau et laissent la tête fraîche et exempte de toute souillure. On peut se le procurer au Medical Hall et dans toutes les autres pharmacies en grandes bouteilles de 50 centins chaque. Devins et Bolton, pharmaciens, Montréal, ont été nommés seuls agents pour le Canada.



LE PRINCE CHARLES DE ROUMANIE



LA PRINCESSE ELIZABETH, SON EPOUSE



QUEBEC SPENCER-WOOD, DETRUIT PAR LE F.C. EN 1860

INSTITUT-CANADIEN - FRANÇAIS
D'OTTAWA

DISCOURS PRONONCÉ PAR M. JOSEPH TASSÉ,
PRÉSIDENT DU COMITÉ DE CONSTRUCTION,
A LA SÉANCE DU 19 JUILLET 1877

M. le Président, Mesdames et Messieurs,

Comme on vous l'a dit, cette soirée a pour but de venir en aide au comité de construction de l'Institut, et de lui faciliter la tâche de mener à bonne fin l'œuvre difficile, l'œuvre importante, l'œuvre éminemment patriotique qu'il a commencée en jetant les bases de cet édifice—que j'appellerai un monument élevé aux lettres françaises—un monument élevé à la gloire de la nationalité franco-canadienne à Ottawa.

A ceux qui pourraient l'ignorer, laissez-moi vous dire que cette entreprise n'est pas le fruit de quelques semaines, de quelques mois, mais de trois longues années d'un travail ardu, d'un travail persévérant. Lorsqu'il y a trois ans, j'avais l'honneur de faire un appel aussi chaleureux que possible à la générosité de notre population française, et que j'insistais sur la nécessité d'élever cet édifice dans le moindre délai possible, il ne manquait pas de personnes qui mettaient en doute la praticabilité de ce projet—pour des raisons certainement fort plausibles. Pour la plupart nous étions jeunes; or, la jeunesse, disent les hommes sages, aime à caresser les beaux rêves, les riantes perspectives, les séduisantes illusions.

Cette entreprise, nous disait-on, n'est-elle pas prématurée? Avions-nous bien compté nos forces, pesé nos chances de succès, calculé toutes les conséquences d'une pareille tâche? Ne savions-nous pas que les lettres sont pauvres en général, qu'elles sont mal appréciées en ce pays, que trop souvent elles envoient à l'hôpital leurs amants trop passionnés? Et cela est vrai, paraît-il, encore plus des autres pays que du Canada. Bref, quel mécompte si nous allions échouer dans cette tentative où l'honneur national devait être en jeu!

A ces objections et à bien d'autres, dont l'énumération serait longue, nous avons répondu que cette œuvre était nécessaire; que l'ancien local ne pouvait plus suffire aux exigences de la situation; qu'il n'était plus en rapport avec le progrès, avec le développement de la population française; que la construction d'un édifice spacieux nous permettrait de donner plus d'extension à l'œuvre de l'Institut, qui est de répandre de bonnes et saines connaissances parmi le peuple, de préparer la jeunesse aux luttes de la parole, aux responsabilités de l'avenir, mais surtout de conserver pur et intact ce beau diamant de notre couronne nationale, la langue française;—et qu'un foyer de lumières nourri par une flamme encore plus ardente, encore plus vigoureuse, aurait d'immenses résultats sur l'avenir intellectuel et moral de notre race dans cette ville... et même—laissez-moi l'espérer—en dehors de cette ville.

Nous avons ajouté que nous avions foi dans la vitalité de notre population, que nous ne ferions pas vibrer en vain la fibre nationale, et qu'avant de renoncer à une œuvre qui portait dans ses flancs de pareils résultats, nous tenterions l'impossible pour en assurer le succès. Nous savons que vouloir c'est pouvoir—when there is a will there is a way, dit le proverbe anglais—et nous savons aussi que quand plusieurs hommes de cœur savent unir leurs forces, nous par une même idée, par des aspirations généreuses et désintéressées, par un même dévouement patriotique—ce levier d'Archimède, ce ressort puissant des grandes choses que les peuples comme chez les individus—il n'est guère d'obstacles qui soient insurmontables et qui puissent résister à l'unité de leurs efforts.

Cet appel à la population française, nous l'avons fait en toute confiance, et est-il besoin de vous dire qu'il a eu un plein succès? Est-il besoin de vous dire qu'il a dépassé nos espérances? La réponse à cet appel, elle est là sur le frontispice de ce monument; elle est là dans ces superbes murs que nous avons vu s'élever avec un légitime orgueil; elle est là dans ces nombreuses salles fréquentées tous les jours par une jeunesse ardente et studieuse; elle est là dans ce grand et magnifique local où, pour la première fois, il est donné à la famille française de la capitale de se réunir; elle est là encore dans le noble empressement avec lequel vous êtes venus ce soir applaudir au résultat de nos labeurs, au talent distingué des amateurs qui ont bien voulu faire les frais de cette séance.

Oui, c'est l'appui de notre population qui a permis au comité de construction d'entreprendre cette œuvre avec des garanties de succès, et d'avoir pu payer jusqu'à présent la somme comparativement énorme de dix-huit mille piastres—dont quatre mille sept cents piastres pour le terrain et environ treize mille pour l'édifice. Il serait injuste, à ce sujet, de ne pas reconnaître que nous avons été puissamment secondés dans nos efforts par les largesses d'un bon nombre de nos concitoyens d'origine étrangère: nouvelle preuve, entre bien d'autres, de la bonne entente, de l'union et de l'esprit de solidarité qui anime toutes les classes de notre société. Quelques milliers de piastres nous seront nécessaires pour poursuivre nos travaux, mais nous ne désespérons pas de les trouver. Nous savons que la mine de la générosité publique est inépuisable, et nous nous efforcerons de la faire rendre aussi abondamment que possible, tout comme s'il n'était pas question de ces affreux mots de chômage, de gêne et de dépression, qui, depuis trop longtemps, résonnent désagréablement à nos oreilles.

A ce sujet, permettez-moi de vous dire confidentiellement, qu'il nous reste du sous forme de souscription, la jolie somme de deux mille cinq cents piastres environ, et que si les bienfaiteurs de l'Institut veulent s'empresser de gonfler la caisse de notre trésorier, et si de nouveaux souscripteurs veulent bien imiter leur généreux exemple—ce dont nous ne doutons pas—le comité de construction sera en mesure de remplir jusqu'au bout tous ses engagements. Si, contre toute notre attente, ces ressources allaient nous manquer, il nous restera alors un moyen infaillible, un moyen irrésistible, celui de faire appel au concours des dames françaises d'Ottawa, que l'on voit toujours au premier rang lorsqu'il s'agit de dévouement, de générosité, de patriotisme. Avec des recrues aussi séduisantes, auxquelles personne ne sait refuser, qui savent délier les bourses les plus revêches, les derniers obstacles à notre œuvre disparaîtront, comme ces derniers brouillards que l'aurore dissipe par enchantement.

Un dernier effort donc, un dernier acte de dévouement, et vous nous mettez en mesure d'achever cet édifice, de lui donner tout le fini, tout le cachet artistique possible. Un dernier effort, et vous permettrez ainsi à nos écrivains, à nos artistes, à nos amateurs, de préparer souvent de ces agréables soirées, qui seront pour vous autant d'occasions de réunions attrayantes et instructives, où l'on saura toujours, j'en ai la ferme confiance, respecter le bon goût, la morale la plus sévère, l'esprit essentiellement croyant de la population. Encore un dernier effort, et vous établissez sur des bases stables et durables, une institution qui, je le sais, vous est chère; une institution qui, depuis un quart de siècle, combat le bon combat de la nationalité; une institution qui a fait un bien immense en cette ville, et qui exercera une influence bienfaisante de plus en plus grande, tant qu'elle saura comprendre, comme elle l'a fait jusqu'à présent, la noble mission qui lui a été confiée.

En encourageant, Messieurs, l'œuvre de l'Institut avec autant de générosité, en ne reculant devant aucun sacrifice dans ce but—et pour plusieurs, je le sais, ces sacrifices sont considérables—vous avez fait un acte auquel applaudiront, j'en suis sûr, tous les véritables patriotes, tous les amis des lettres. A maintes reprises, la presse française de Québec a parlé favorablement des efforts énergiques que vous savez déployer pour soutenir en toutes circonstances—envers et contre tous—la cause nationale, et elle ne sera pas lente, j'en suis persuadé, à vous féliciter vivement de la nouvelle preuve de vitalité que vous venez de donner.

L'hon. M. Chauveau, qui visitait dernièrement nos salles, nous disait qu'il n'y a rien de comparable dans la province de Québec, et probablement dans tout le pays, au monument que nous venons d'édifier. Dans tous les cas, il nous suffit de savoir qu'il n'y a rien de comparable dans le genre en cette ville.

Il y a quinze ans, M. Rameau, ce sincère ami des Canadiens, visitait notre ville, et il s'étonnait du soin jaloux avec lequel nous conservons notre langue, notre caractère propre, nos institutions, et nos habitudes nationales. Il s'étonnait de notre expansion incessante et prodigieuse, nonobstant l'étreinte des éléments étrangers, donnant une nouvelle preuve à l'appui de cette parole d'un écrivain canadien, que rien n'est plus difficile à détruire que des racines françaises. Dans une étude toute récente sur le Canada—qu'il appelle la "France Canadienne"—le *Correspondant*, importante revue de Paris, nous apprécie non moins avantageusement, et vous serez bien aise, je le crois, de connaître ce nouvel hommage, rendu dans le monde littéraire de l'ancienne mère-patrie à nos sentiments toujours français: (Le *Porteur* lut un extrait de cette étude relative aux Canadiens-français de la capitale.)

Franchement, nous ne sommes pas habitués à faire parler de nous à Paris en termes aussi flatteurs, et c'est avec bonheur qu'aux noms des Ampère, des Marmier, des Rameau, des LePlay, des Bonnechose, nous pouvons ajouter celui d'un nouvel et sympathique ami des Canadiens parmi les littérateurs français.

Mais quittons les bords de la Seine pour revenir à l'Institut. Cet édifice achevé, nous avons raison de compter que notre œuvre sera de plus en plus appréciée, de plus en plus encouragée par le public. Si des sacrifices énormes ont été faits pour produire un résultat aussi satisfaisant, il ne faut pas qu'ils restent stériles. Il ne faut pas non plus demeurer stationnaires; car, de notre temps, toute œuvre qui n'avance pas recule. L'Institut a vingt-cinq années d'un passé glorieux; eh bien! mettons-nous tous à l'œuvre avec une nouvelle ardeur, nous efforçant d'ajouter quelques fleurons à sa couronne. Qu'importe que nous soyons membres de l'Institut depuis vingt-cinq ans, comme il y en a plus d'un parmi ce nombreux auditoire—nobles et respectés représentants d'une génération à laquelle nous devons une si large dette de reconnaissance; qu'importe que nous soyons membres de l'Institut depuis quinze, dix ou cinq ans; qu'importe que nous soyons des ouvriers de la onzième heure, si nous savons unir nos forces, unir nos intelligences, l'on ne saurait douter que l'avenir ne réalise les brillantes espérances que les résultats acquis nous permettent de concevoir.

L'Institut offre des moyens d'instruction, d'agréables distractions à tous, à la jeunesse, à l'âge mûr, et même à ceux qui, selon le mot cruel du poète, ne sauraient "réparer des ans l'irréparable outrage." Mais c'est à la jeunesse surtout qu'il appartient de s'enrôler sous son drapeau—drapeau qui porte dans ses plis le progrès

intellectuel, la conservation de notre langue, l'alliance des lettres et de la religion.

La jeunesse, personne ne l'ignore, c'est l'avenir. C'est elle qui, dans quelques années, sera appelée à remplir les premiers postes dans la politique, dans les conseils municipaux, dans le commerce, dans les professions libérales. Il lui incombe donc de se préparer à des luttes prochaines, d'augmenter l'arsenal de ses connaissances, de fourbir ses armes, de se rendre digne de la confiance publique. Cette confiance, elle l'acquerra par son intégrité, par son intelligence, par son amour du travail, par ses services à la cause publique. Tous ces éléments de succès, elle peut les obtenir en grande partie en se préparant, dans des institutions comme l'Institut-Canadien-Français, à l'étude et à la discussion des grandes questions qui occupent aujourd'hui l'opinion publique; des grands problèmes qui sont le tout de l'homme, dit Bossuet, et de la solution desquels dépend le progrès bien entendu des sociétés chrétiennes; des grands intérêts auxquels sont liés le bien-être, la prospérité et la marche civilisatrice de notre jeune et beau pays.

Le plus grand nombre de nos hommes politiques, de nos écrivains distingués, de nos journalistes remarquables, ont fait ainsi leurs débuts, et c'est dans ces premiers efforts intellectuels, dans ces premières luttes, que souvent ils ont trouvé le secret de leurs forces, le secret de leurs talents, le secret des services qu'ils devaient rendre à leurs concitoyens par la parole et par la plume—ces deux grandes puissances des temps modernes.

Ce rôle de la jeunesse canadienne devient d'autant plus sérieux, d'autant plus important, que notre pays subit depuis quelques années une transformation sociale et politique; que nos hommes politiques travaillent à étendre et à consolider des institutions les plus libres qui existent sous le soleil; que tous les éléments nationaux dont se compose la Confédération s'unissent, se coalisent ensemble, pour jeter les fondements d'un grand peuple, qui, avant longtemps, ne le cédera en importance numérique qu'aux Etats-Unis eux-mêmes sur ce continent, pour être inférieur à aucune autre nation sous le rapport de la véritable civilisation. C'est l'honorable M. Seward, l'un des plus grands hommes d'Etat américains, qui, parlant de la grandeur réservée au Canada, disait que nous serions plus tard une Russie derrière les Etats-Unis, avec une civilisation plus avancée, et que toutes les étoiles du Sud sont destinées à s'éteindre, mais que celles qui, comme nous, éclairent le pôle nord, sont toujours brillantes et ne cessent d'augmenter en éclat et en splendeur.

La race française, on n'en saurait douter, est appelée à exercer une influence sensible et salutaire sur l'avenir de ce pays—influence digne de son passé, digne de son développement, digne de son intelligence, et il importe—au nom de tout ce que nous avons de plus cher—que nous fassions de vigoureux efforts pour conserver notre juste part d'autorité, pour conserver notre individualité propre, nos libertés nationales, et pour perpétuer sur les bords du Saint-Laurent, sur les bords de l'Outaouais et jusqu'au pied des Montagnes-Rocheuses, si cela est possible, le souvenir, le génie et les traditions de la France—notre ancienne et toujours chère mère-patrie—tout en devenant, comme l'a dit un gouverneur anglais, le boulevard de l'empire britannique dans l'Amérique du Nord.

En terminant, laissez-moi vous dire, Mesdames et Messieurs, que l'inauguration solennelle de cette salle aura lieu tout probablement à la fin de septembre prochain—date qui coïncidera, je l'espère, avec le couronnement de nos travaux. De grands préparatifs seront faits pour que cette démonstration soit digne de l'événement.

Eh même temps, l'Institut fêtera son vingt-cinquième anniversaire de fondation, ses noces d'argent. D'avance vous êtes invités à vous rendre en grand nombre à cette séance; car, entre autres matières d'intérêt, vous aurez l'avantage d'entendre, en cette circonstance, l'un des orateurs les plus éminents du pays—un homme dont les discours resteront comme quelques-unes des pages les plus belles, les plus éloquentes de la littérature canadienne.

Il est à peu près certain que ce double événement sera célébré par une convention littéraire à laquelle seront invités des délégués des sociétés sœurs de Québec, et nos principaux orateurs, écrivains et journalistes. Ce congrès—si le mot n'est pas trop prétentieux—sera le premier du genre dans le pays. On y discutera quelques-unes des questions les plus intérieurement liées à l'avenir des lettres françaises au Canada.

Je me permettrai d'ajouter que la Société Saint-Jean-Baptiste terminera la fête nationale, lundi prochain, par une grande séance musicale et dramatique dans cette même salle. Au nom du comité de construction, je la remercie sincèrement d'avoir bien voulu affecter les recettes de la soirée à l'œuvre de l'Institut; car je suis persuadé qu'elle ne pouvait leur donner une destination plus véritablement patriotique.

Quelques jours plus tard—le 30 juin—nous viendrons applaudir les zouaves—les défenseurs du Pape—qui donneront une magnifique séance dramatique, à l'occasion de leur visite à Ottawa, où ils recevront, j'en suis sûr, l'accueil sympathique, l'accueil chaleureux, auquel leur droit l'aurait servi à l'Eglise et l'honneur qu'ils ont fait rejaillir sur le nom canadien. A cette même soirée, vous aurez le plaisir d'entendre l'un des principaux membres de l'Union-Allée—un héros de la glorieuse bataille de Mantana—M. Alfred LaRocque, chevalier de Pie IX. Toutes ces séances, toutes ces démonstrations, se succédant d'une façon si intéressante,

seront pour vous tous la source d'agréables jouissances, et la meilleure preuve de l'utilité de cet édifice—que j'appellerai l'édifice national par excellence.

SPENCER WOOD

Through thy green groves and deep receding bowers,
Loved Spencer Wood! how often have I strayed
Or mused away the calm, unbroken hours.
Beneath some broad oak's cool, refreshing shade.

ADAM KIDD.

Du côté sud du chemin Saint-Louis, au-delà du fameux champ de bataille de Wolfe et Montcalm, à deux milles des murs de la ville, git, sous un dôme de verdure, le domaine le plus pittoresque de Sillery—d'aucuns diraient, du Canada: Spencer Wood.

De 1780 à 1796, on connaissait cette célèbre résidence vice-régale sous le nom de Powell Place, du nom de son propriétaire alors, le général Henry-Watson Powell; elle prit ensuite le nom de Spencer Wood, du très-honorable Spencer Perceval, l'illustre parent de l'hon. Michael-Henry Perceval, dont la famille demeura propriétaire du domaine depuis 1815 jusqu'en 1833; alors, Spencer Wood fut acheté par feu M. Henry Atkinson, négociant riche et avantageusement connu à Québec.

L'hon. M. Perceval, membre de l'Exécutif et du Conseil Législatif, fut aussi percepteur impérial des Douanes de Sa Majesté, à Québec jusqu'à sa mort, arrivée en mer, le 12 octobre 1829. Son traitement annuel était de huit mille louis sterling. Les Perceval y vécurent d'une façon fort distinguée pendant plusieurs années. Québec conserve encore d'agréables souvenirs de leurs brillantes réceptions.

Voici ce qu'une dame (Madame P. Sheppard) de Québec écrivait il y a quelque temps au *Morning Chronicle*:

"Madame M. H. Perceval, autrefois si belle et si accomplie, n'est plus! Elle est morte le 23 novembre 1876, à Lewis Castle, Stornoway, Ecosse, à la résidence de son gendre, Sir James Mathewson, profondément regrettée par un cercle considérable d'amis, à l'âge de quatre-vingt-six ans. A l'âge de dix-huit ans, elle agissait comme Lady Mairesse de Londres, vu que son père, Sir Charles Flower, lord-maire, était vœuf. A l'âge de dix-neuf ans, elle devint la femme de l'hon. M. Perceval, qui fut nommé percepteur des douanes à Québec. Ils achetèrent Powell Place et lui donnèrent le nom de Spencer Wood, du nom du comte Spencer, frère de M. Perceval. Leur fils aîné, colonel dans les Coldstream Guards, s'appelle aussi Spencer; le comte Spencer avait été son parrain. Il ne reste que fort peu de gens aujourd'hui pour se rappeler les magnifiques réceptions de l'aimable et gracieuse Madame Perceval à Spencer Wood." (*Morning Chronicle*, 30 décembre 1876.)

De même que plusieurs villas royales d'Angleterre et de France, Spencer Wood a eu ses alternatives de splendeur, d'isolement et d'abandon, quelque courtes qu'elles aient été. Jusqu'en 1849, Spencer Wood comprenait la propriété voisine, Spencer Grange. Cette année-là, M. Atkinson vendit la plus grande moitié de sa propriété au gouvernement, pour servir de résidence à l'aimable et hospitalier gouverneur, le comte d'Egin, en se réservant la plus petite moitié (aujourd'hui la propriété de l'auteur) sur laquelle il érigea des conservatoires de fleurs, des serres, etc., beaucoup plus considérables que ne le sont ceux de Spencer Wood proprement dit. Quoique la place fût renommée pour sa magnificence et l'hospitalité princière aux jours de lord Elgin, parmi ceux de cette époque qui vivent encore, il en est plus d'un pour dire que les pelouses, les allées, les jardins et les serres n'ont jamais été entretenus avec autant de goût, de soin intelligent, que durant la période de seize ans qui s'est écoulée depuis 1833 à 1849, alors que M. Henry Atkinson en était le propriétaire.

Il y a une description du jardin de Spencer Wood dans l'*Encyclopedia of Gardening*, à la page 341, et aussi dans le *Gardener's Magazine* de 1837, à la page 467. C'est à un jardinier paysagiste, M. P. Lowe, maintenant au conservatoire de Cataract, que le jardin de Spencer Wood devait d'être cultivé avec un goût si relevé et d'être un point de curiosité pour tous les étrangers qui visitaient Québec.

Nous pourrions bien rappeler le temps où cette propriété s'étendait depuis Wolf-field, dans le voisinage de Marchmont, jusqu'au méandrique ruisseau de Belle-Borne, qui coule tout juste au-delà de la loge du concierge à Woodfield, vers l'ouest; le ruisseau historique de Saint-Denis, que le héros anglais, Wolfe, gravit pour vaincre ou mourir, le traversant à Thornhill. C'était alors un domaine de plus de cent acres, une digne résidence pour le plus fier baron que l'Angleterre eut pu nous envoyer comme vice-roi. Borné à l'est et à l'ouest par deux ruisseaux; isolé de la grande route par un épais bocage de chênes, érables, pins et ormes, forcé pour ainsi dire vierge, ne livrant que çà et là passage à la lumière à travers le labyrinthe de ses avenues; paysage saisissant, dont les ombrages estompaient les teintes douces des tapis de verdure; le tout était digne d'une demeure ducal. Un jardin féérique de fleurs, aujourd'hui, hélas! bien rétréci, était situé en arrière du château au nord; jadis, il eut le privilège d'attirer bien des regards. Il y avait aussi un grand jardin fruitier et potager bien entretenu; il était émaillé de platebandes de fleurs; le centre était orné de la plus charmante fontaine circulaire en marbre blanc, alimentée par un filet d'eau vive du ruisseau Belle-Borne, au moyen d'un appareil hydraulique sous terre; des bal-

cons, des belvédères étaient érigés dans des endroits pittoresques au-dessus de précipices béants, et sur deux pointes dont l'une regardait Sillery et l'autre l'île d'Orléans; ce fut le lieu de maintes réunions où l'on prenait le thé, où l'on faisait sauter le champagne. Faut-il aussi mentionner les pavillons, les chaises rustiques perdues dans les bocages, un superbe bowling et des places de jeux ?

La villa elle-même renfermait une collection choisie de peintures de grands maîtres, une bibliothèque bien assortie d'ouvrages rares et de valeur, de missels romains enluminés, de riches portefeuilles avec gravures curieuses, de statues, de gracieuses statuette, de médailles, d'objets de l'art achetés par le propriétaire durant quatre années de séjour en Italie, en France et en Allemagne; c'est ainsi que nous nous rappelons Spencer Wood aux jours radieux du passé, alors que c'était la résidence embellie d'un homme de goût, feu M. Henry Atkinson, président de la Société d'Horticulture de Québec.

Au commencement du siècle, Spencer Wood, comme nous l'avons déjà dit, était connu sous le nom de Powell Place. Son Excellence Sir James Henry Craig y passa les étés de 1807, 1808, 1809 et 1810; mais l'air salubre de Powell Place ne put réussir à déraciner la goutte, la gravelle et l'hydropisie qui l'obsédaient.

L'historien Robert Christie a conservé, en d'autres documents, une curieuse lettre de Sir James à son secrétaire et chargé d'affaires à Londres, l'hon. Henry-Wistius Ryland, en date de Powell Place, le 6 août 1810. Dans cette lettre, il caractérise dans un langage peu parlementaire le coup d'état qui avait fait consigner dans un donjon, à Québec, trois des membres les plus marquants de la législature: MM. Bédard, Taschereau et Blanchet, avec M. Lefrançois, imprimeur du *Canada*, pour s'être livrés dans ce journal à certains commentaires sur la politique coloniale de Sir James. Bien différentes aujourd'hui, mais aussi bien plus correctes, croyons-nous, sont les opinions qui émanent de Powell Place sur les questions coloniales.

Voici cette lettre :

" SIR JAMES CRAIG

" A M. RYLAND.

" Québec, Powell Place, 6 août 1810.

" MON CHER RYLAND,

" Jusqu'au moment où j'ai pris la plume, je pensais avoir beaucoup à vous dire, et à l'heure qu'il est, je me trouve pour ainsi dire sans sujet***. Nous sommes restés bien tranquilles; tout ce qui se fait, se fait en silence. Je n'ai aucune raison de penser cependant qu'il soit survenu de changement dans l'esprit public; je crois qu'il reste dans le même état. (L'évêque) Plessis, au retour de sa tournée, a reconnu devant moi qu'il a raison de penser que quelques-uns de ses curés ne se sont pas conduits comme ils auraient dû le faire; il achève en ce moment le reste de ses visites.

" Blanchette et Taschereau ont été tous relâchés par suite de mauvaises santé; le premier est allé à Kamouraska prendre des bains; le dernier n'est sorti que ces jours-ci. Il a envoyé demander au juge-en-chef (Sewell) s'il consentirait à le recevoir; celui-ci a répondu qu'il n'avait aucune objection. Le juge-en-chef est convaincu qu'il est parfaitement converti. Il lui a assuré qu'il croyait de son devoir de saisir toute occasion publique de montrer, par tout acte qu'on lui indiquerait de faire, son acte de contrition et le repentir de sa conduite passée.

" Il a dit au juge-en-chef, dans une conversation, que Blanchette était venu le consulter sur la question de publier le journal: *Prenez-vous par le bout du nez*, et qu'ayant reconnu qu'il serait très-inconvenant que cette feuille parût, ils allèrent chez Bédard, entre lequel et M. Blanchette il y eut de gros mots cette fois-là. Je ne sais pas ce que fait Panet; je n'ai jamais entendu parler de lui ou dire quelque chose qui le concernât. Bref, je n'ai réellement rien à vous dire, et j'imagine bien que je n'en aurai pas, tant que je n'aurai pas eu de vos nouvelles. Vous pouvez vous figurer mon impatience d'ici-là. Nous avons fixé l'époque vers le 10 septembre; jusque-là, je n'en viendrai à aucune résolution finale sur la question de faire subir ou non un procès aux trois délinquants. Je suis conséquemment disposé à éviter ce procès, de même que le B... le J. en C. in fine plutôt de l'autre côté, je pense, jusqu'à ce que les embarras qui peuvent en surgir.

" Blanchette et Taschereau ont tous deux, dans les termes les moins équivoques, reconnu toute la culpabilité de leur conduite, et on insinue que si Bédard en fait autant, ce sera tout ce que l'on exigera d'eux; jusqu'à présent, il dit qu'il n'a commis aucun délit, et qu'il lui importe peu d'être détenu longtemps en prison.

" Nous avons commencé les travaux sur le chemin des townships (le chemin Craig, à travers le township de l'Est)*** Nous aurons assez d'argent, vu que nous espérons le finir pour un tiers de ce qu'il aurait coûté si nous avions employé les habitants de la campagne, (ce furent des soldats qui firent le chemin).

" La canaille de la basse-ville a déjà commencé à faire entendre des clameurs; et je ne serai nullement surpris si la Chambre, lorsqu'elle se réunira, nous demande en vertu de quelle autorité j'ai fait faire un chemin sans sa permission.

" Le chemin commence à Saint-Gilles et aboutira dans le township de Shipton.

" Votre très-sincère,

" Signé, J. H. CRAIG."

(Histoire du Canada, Christie, vol. VI, p. 128.)

Né à Gibraltar de parents écossais, James Henry Craig entra dans l'armée anglaise en 1763 à l'âge de 15 ans, et en plusieurs circonstances, se distingua par son courage. Pendant la guerre de la révolution américaine, il servit en Canada et fut présent à la malheureuse affaire de Saratoga.

Si Sir James, sous l'empire d'une douleur physique, a pu écrire des lettres politiques hargneuses, il y a eu des occasions aussi où il a adressé au beau monde de la vieille cité les épîtres les plus douces qu'il soit possible d'imaginer. Le 10 août de chaque année, jour anniversaire de sa naissance probablement, comme il nous en informe dans une autre lettre, il le consacrait à s'amuser à sa villa, à l'exercice de l'hospitalité et à l'échange des politesses sociales que personne ne savait mieux prodiguer que le vieux et rude militaire.

Le voyageur anglais, John Lambert, en parle comme suit dans un récit intéressant en 1808: " Sir James Craig résidait en été dans une maison de campagne à environ quatre ou cinq milles de Québec, et venait tous les matins à la ville vaquer à ses affaires. Cette résidence s'appelle Powell Place; elle est située dans un endroit délicieux au milieu de plantations d'arbres sur le bord de la rive du Saint-Laurent, non loin de l'endroit où le général Wolfe débarqua et gravit les hauteurs d'Abraham. Sir James donna un somptueux goûter *al fresco* en cet endroit en 1807, à tous les principaux habitants de Québec, et le lendemain permit à ses domestiques et à leurs connaissances de prendre part à un semblable goûter à ses dépens."

(Voyages de Lambert, 1808, page 310.)
 Feu notre ami octogénaire, M. P. A. De Gaspé, témoin oculaire, décrit l'une de ces réunions annuelles avec tout l'entrain d'un jeune homme.

Spencer Wood a toujours été la retraite favorite de nos gouverneurs: Sir James Craig, lord Elgin, Sir Edmund Walker Head, lord Monk, lord Lisgar et lord Dufferin à son arrivée en 1872; personne ne l'appréciait mieux, personne non plus ne la rendit plus attrayante que le comte d'Elgin.

Bon nombre de Québécois et autres ont encore souvenance de ces fêtes champêtres, diners recherchés, bals du château. Plusieurs particularités ajoutaient alors au charme et au confort de Spencer Wood. D'un côté du chemin Saint-Louis, se trouvait la résidence des gouverneurs: vis-à-vis à Thornhill, résidait le Premier Ministre, Sir Francis Hincks. Sous les noyers et les ceps de vigne vice-royaux, combien de questions officielles épineuses n'ont-elles pas été débattues, combien de dépêches n'ont-elles pas été rédigées, combien de difficultés politiques n'ont-elles pas été ajustées durant les jours orageux qui virent l'abolition de la Tenure Seignioriale et des Réserves du clergé! A l'un de ces brillants discours d'après dîner—lord Elgin était beaucoup plus heureux dans ce genre oratoire que son successeur, Sir Edmund Head—on rapporte que le noble lord dit en parlant de Spencer Wood: " Non-seulement je consentirais volontiers à passer ici le reste de ma vie, mais après ma mort, j'aimerais voir mes os reposer dans ce charmant endroit; et cependant, l'Inde réservait d'autres scènes, d'autres triomphes, et son souverain, d'autres récompenses, à l'heureux homme d'Etat.

Le séjour de Sir Edmund Head à Spencer Wood fut signalé par un douloureux chagrin domestique: son fils unique, un jeune homme de dix-neuf printemps et plein d'avenir, se noya accidentellement en 1858, en se baignant dans le Saint-Maurice, à Trois-Rivières. Ce malheur vint comme d'un lincoln le reste de la carrière de Son Excellence, déjà assombrie par des maux physiques. La retraite et la solitude étaient ce qui lui convenaient le mieux. Il les trouva à Spencer Wood.

Il existe encore une petite porte dérobée à Spencer Grange: à la demande du père affligé, cette porte avait été ouverte sur la propriété voisine (Woodfield) avec la permission du propriétaire. Chaque semaine Son Excellence, accompagné de son aimable épouse, dérobaît quelques instants au souci des affaires, et se dirigeait incognito vers Mount Hermon, pour y verser un pleur silencieux sur une tombe fraîchement creusée où était enseveli tout l'espoir d'une noble maison.

Le 12 mars 1860, par une soirée d'hiver, pendant que le château n'était que lumières, et que les valets poudrés se coudoyaient dans les corridors pour aider aux invités à un dîner officiel donné par Son Excellence Sir Edmund Head, à se débarrasser de leurs fourrures, Sir John A. Macdonald, Sir Geo. E. Cartier, M. Pennifather, et autres, l'alarme du feu fut sonnée, et deux heures après, du magnifique édifice, il ne restait plus que quelques ruines fumantes.

Il n'y eut pas de dîner officiel ce soir-là.

L'un des derniers actes du ministère qui se retira en 1861, fut la signature du contrat pour la reconstruction de Spencer Wood. Le crédit voté fut bien maigre, vu les dimensions de l'édifice requis comme résidence vice-royale. Tous les ouvrages d'ornementation dans le plan furent laissés de côté. On construisit une maison carrée, de deux cents pieds sur cinquante, avec l'entrée principale en arrière sur le site du charmant petit jardin de fleurs décrit. La position de l'entrée et le sacrifice du terrain que l'on dut en conséquence faire pour une cour pour les carrosses laissa le front de la maison du côté du fleuve à l'usage exclusif des habitants du château, et en exclut le public.

Lord Monk, le nouveau gouverneur-général, prit possession de la nouvelle maison, et y fit faire une plantation, de pins et autres arbres, pour dissimuler l'extrémité Est aux regards du public. Lord Monk et sa famille coulèrent plu-

sieurs jours heureux à Spencer Wood, tandis que son secrétaire privé, M. Denis Godley, habitait le cottage pittoresque " Bagatelle," en face du Holland Road sur la propriété de Spencer Grange, maintenant occupé par le juge Bruneau.

Si les noms des visiteurs illustres sur le registre de Spencer Wood peut rehausser l'intérêt que la place peut avoir, on pourrait rappeler celui de Son A. R. le prince de Galles, qui visita en 1860 le site plus d'une fois parcouru et admiré de 1791 à 94 par son aïeul, le prince Edouard, duc de Kent, dans ses promenades autour de Québec avec la séduisante Baronne de Saint-Laurent. On peut signaler aussi entre tous ceux qui furent familiers avec les airs de Spencer Wood, deux autres princes royaux, le duc d'Edimbourg et le prince Alfred, avec force ducs et comtes, les ducs de Newcastle, de Manchester, de Buckingham, le prince Napoléon, les généraux Grant et Sherman, etc.

Depuis la Confédération, Sir N. F. Belleau et le lieutenant-gouverneur Caron ont successivement occupé Spencer Wood. Ce dernier l'occupe encore, et il est inutile de dire qu'il continue de maintenir, ainsi que son aimable famille, les traditions de généreuse hospitalité et de courtoisie distinguée du château.

Au moment où je termine cette esquisse faite à la hâte, le deuil semble planer au-dessus du toit hospitalier de Spencer Wood.

J. M. LEMOINE.

Spencer Grange, 7 décembre 1876.

P. S. Depuis que ces lignes ont été tracées, notre digne lieutenant-gouverneur, plein d'années et d'honneurs, est allé rejoindre ses aïeux. L'hon. René-Edouard Caron a expiré à Spencer Wood, le 13 décembre 1876, à l'âge avancé de 76 ans. Après avoir été exposés plusieurs jours durant au château, ses restes mortels, au milieu des larmes d'un cercle nombreux de parents, accompagnés d'une garde d'honneur, sous le commandement du Capt. Maurice Duchesnay, de la Batterie B, suivis par un immense concours de citoyens, et honorés des dernières cérémonies de l'église, ont été escortés jusqu'au cimetière Belmont, sur le chemin Sainte-Foye, le 18 décembre dernier. Ils ont été déposés temporairement dans la voûte mortuaire des MM. Hamel jusqu'au printemps. La Province s'est chargée des frais des funérailles du regretté défunt.

Depuis, Spencer Wood a eu un nouveau lieutenant-gouverneur.

Son Excellence l'hon. Letellier de St. Just occupe le château depuis quelques semaines, et y continue les traditions d'hospitalité courtoise et princière de son prédécesseur, sans oublier les réunions intimes des hommes de lettres de la vieille capitale.

Spencer Wood est devenue la propriété de la province de Québec au temps de la Confédération, par don gratuit de la Puissance, à la condition expresse qu'elle continuerait comme par le passé à être la résidence gubernatoriale. Réduite maintenant de moitié en étendue, son entretien est bien minime, comparé à l'époque où, résidence d'un simple particulier (M. Atkinson), elle comprenait le domaine voisin.

ECHOS D'OTTAWA

Hull célébrait, dimanche dernier, la Saint-Jean-Baptiste avec beaucoup d'enthousiasme. Le lendemain, Ottawa se surpassait. Depuis longtemps on n'avait pas vu pareille démonstration dans la jeune capitale. Une quinzaine de chars allégoriques représentant tous les corps de métiers, une cavalcade bien conduite, deux excellents corps de musique, quatre personnages allégoriques représentant Champlain, Jacques Cartier, Montcalm et un sauvage, un charmant petit saint Jean-Baptiste avec son mouton dans un char tout couvert et enveloppé de feuillage, un grand nombre de sociétés, de magnifiques bannières, des décorations, etc.: tout cela formait une procession magnifique qui rappelait celle de Montréal il y a trois ans.

La messe fut célébrée à la cathédrale. Mgr. Duhamel y assistait avec les prêtres de l'évêché. Le sermon fut fait par le jeune et rév. père oblat Filiâtre, qui s'exprima dans un langage classique et éloquent.

Madame Horace Lépine fut conduite à l'offrande par le Dr. St. Jean, président de la Société, et la quête fut faite par M. J. V. de Boucherville, Mme Lambert, L. D. Dion, Dlle Taché, M. Lavoie, Dlle Soulière.

Après la procession, plusieurs discours furent prononcés. En somme, la fête a été vraiment remarquable; elle démontre une fois de plus l'esprit patriotique de la population d'Ottawa et fait honneur à ceux qui l'ont organisée, parmi lesquels il faut mentionner spécialement M. Drapeau, dont le zèle et l'activité sont infatigables.

La fête se termina par une soirée dans le nouvel Institut. La fin fut digne du commencement.

De la musique, du chant, l'orchestre Dauray et l'orchestre Marier, une chanson comique: le *Desfruit*, par M. Campour, qu'on aime toujours à entendre; une autre par le populaire M. Pagé, un chant de circonstance composé par M. J. A. Bélanger, des solos par madame Lapière, Dlle St. Jean, un duo de flûte et violon par MM. Stackel et Marier, le *Drapeau de Carillon* par M. Gauthier, d'excellents discours par Mgr. Duhamel, M. le maire Waller, le Dr. Sweetland, M. Currier, et enfin les *Fourberies de Scapin*, jouées avec talent par MM. M. D. Planchet, L. N. Lemieux, J. E. Dion, A. N. Phillion, Albert Pagé, J. H. McArthur, Albert Smith, J. Béland..... C'était bien assez pour rendre une soirée agréable.

J'entendais parler pour la première fois Mgr. Duhamel. C'est le plus jeune évêque du Canada; il a à peine 36 ans. Il parle bien, avec poids et mesure, dans un langage noble, mais un peu froid.

Le maire, M. Waller, paraît jeune lui aussi; il est grand, mince, blond, ressemble à un Allemand, et parle bien. C'est un homme instruit, le meilleur orateur politique du parti libéral à Ottawa. Le Dr. Sweetland était, dans l'élection qui vient d'avoir lieu, l'un des orateurs à la mode du parti conservateur; il a fait, lundi soir, un charmant discours de circonstance. M. Currier prononça aussi quelques paroles.

* *

Les Sœurs Grises et les Sœurs de la Congrégation ont ici deux couvents dignes de leur réputation et de leur dévouement. La distribution des prix a eu lieu dans ces deux maisons d'éducation, la semaine dernière, avec l'éclat accoutumé.

* *

Nous espérons pouvoir publier, la semaine prochaine, une appréciation du roman de M. Lemay: *Le Pèlerin de Sainte-Anne*. Nous conseillons immédiatement à nos lecteurs de se le procurer, ils le liront avec beaucoup d'intérêt.

* *

Lorsque j'ai dit que les chansons comiques chantées généralement dans les concerts populaires sont peu convenables et frisent même l'immoralité, je n'ai pas voulu appliquer cette dernière expression aux chansons chantées dans l'Institut Canadien d'Ottawa; mais cette remarque générale m'a été inspirée par une chanson un peu triviale que M. Pagé, pris à l'improviste, et rappelé à grands cris par l'auditoire, a chantée sans avoir eu le temps de mieux choisir, et de consulter l'organisateur de la soirée, M. Lapière, dont le jugement, le tact et le zèle sont si hautement appréciés par le public.

* *

La *Mimre* a tort de se donner tant de peine pour me prouver qu'elle avait l'intention d' m'injurier, il y a quelque temps, à propos de rien. Je connais ses intentions et ses sentiments à mon égard, mais ses provocations n'ont pas l'effet qu'elle désire.

DELTA

37-38

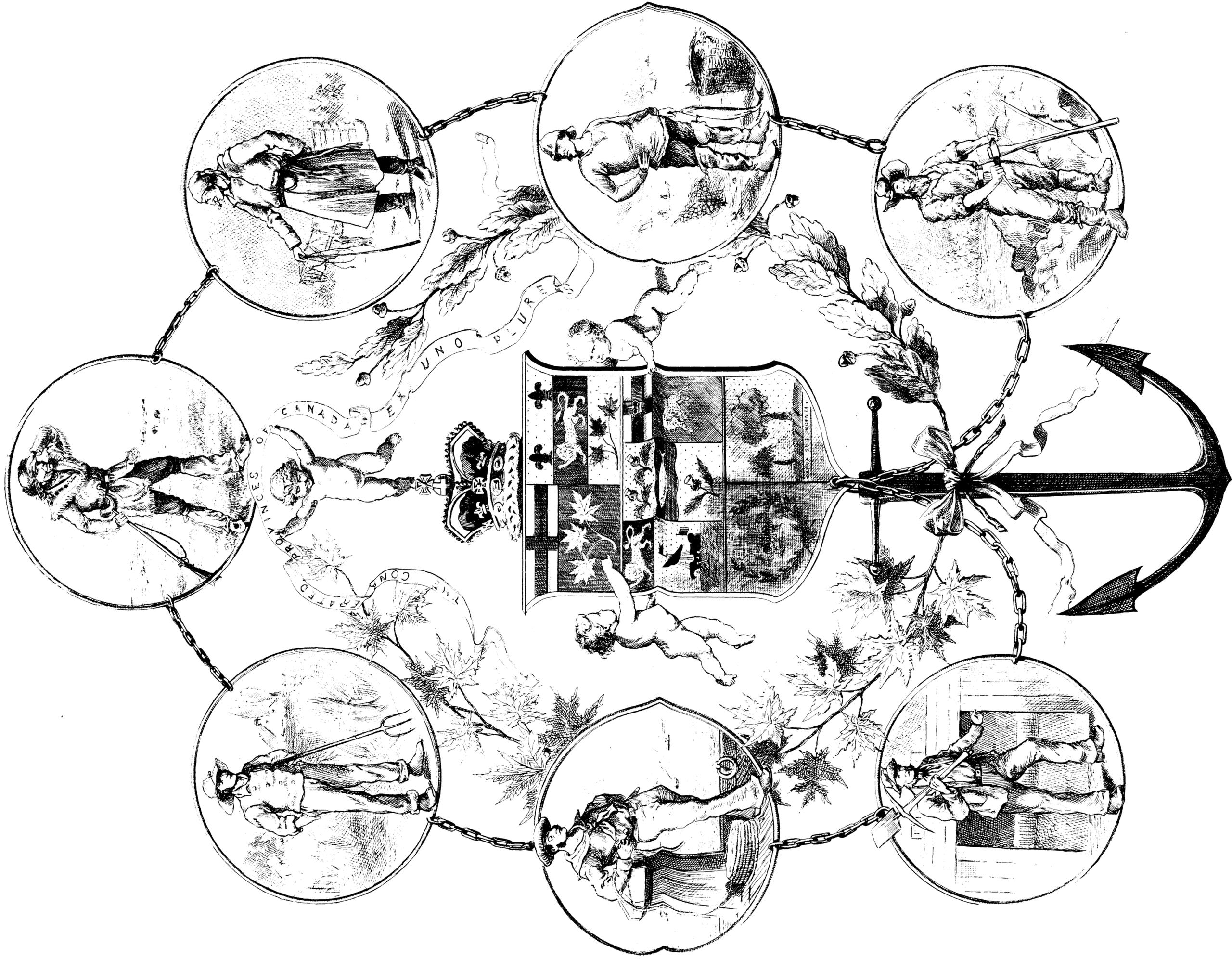
Nous publierons, dans notre prochain numéro, la biographie de M. Girouard, qui fut, comme on sait, l'un des meilleurs patriotes et des hommes les plus remarquables de notre pays. Viendra ensuite le récit des batailles de Saint-Denis et de Saint-Charles.

Les difficultés que nous éprouvons à obtenir les renseignements dont nous avons besoin, nous empêchent de poursuivre notre travail aussi rapidement que nous le voudrions.

AVIS AUX DAMES.

Le soussigné informe respectueusement les Dames de la ville et de la campagne, qu'elles trouveront à son magasin de détail, No. 196, rue St. Laurent, le meilleur assortiment de Plumes d'Antruches et de Vautours, de toutes couleurs; aussi, réparages de Plumes de toutes sortes exécutés avec le plus grand soin, et Plumes teintes sur échantillon sous le plus court délai; Gants nettoyyés et teints noirs seulement.

J. H. LEBLANC. Atelier: 547, rue Craig.



LE GRAND TROPHEE DE LA CONFEDERATION, 1er JUILLET 1877

LE PORTRAIT.

1

C'était vers la fin de juin 1832. Je traversais les riants vallons de la Loire pour retourner en semestre auprès de ma mère qui habitait en Dauphiné la petite ville de N.

Une lourde diligence m'emportait lentement et péniblement, et pour abrégier une route fatigante, je mettais sans cesse la tête à la portière. J'y trouvais le double avantage, et de contempler les paysages variés qu'offre cette belle partie de la France, et d'éviter les questions oiseuses des trois compagnons de voyage qui tapissaient en face de moi l'intérieur de la voiture.

Je voyais à chaque instant se dérouler sous mes yeux des spectacles nouveaux et charmants. Tantôt c'étaient de vastes plaines dont les riches moissons déjà jaunissantes attestaient la fertilité. Tantôt c'étaient de magnifiques coteaux à la crête boisée et dorée des mille nuances du soleil couchant. Puis les immenses prairies qui bordent la Loire, et qui étendent au loin leur frais tapis de verdure. Puis la calme et douce majesté de ce fleuve dont les eaux communiquent à tout cela l'abondance, et qui sont comme la vie de cette riche nature et de ces charmants tableaux.

C'était un spectacle admirable, ou plutôt une suite de spectacles dont la vue me jetait dans le ravissement.

Mais ce qui causait principalement l'admiration des autres voyageurs ternissait pour moi toute cette brillante contrée, et m'inspirait un dégoût involontaire. C'était l'aspect de ces longues et étroites cheminées qui, partant du sol pour s'élever vers les nuages, lancent sans relâche des tourbillons d'une épaisse et noire fumée. Les arbres semblent flétris autour de ces soupiraux de l'enfer, la nature perd son charme, son repos, et toute sa majestueuse poésie.

Parfois un élégant castel m'apparaissait à l'horizon. Je me plaisais à le refaire à l'antique. Ma jeune imagination en augmentait l'importance; les modestes tourelles devenaient facilement des donjons au pied desquels avaient maintes fois combattu de preux chevaliers. Puis, parcourant les murailles, je pénétrais dans l'enceinte, où je voyais errer de belles et gracieuses châtelaines. Je me figurais de nobles et hospitaliers habitants, toujours charmés d'avoir à étaler aux yeux des hôtes la richesse et la magnificence de leur seigneuriale hospitalité.

Mais tout à coup le mercantile obélisque, s'élevant à côté, venait renverser mon château, et me montrer à la place d'avidés industriels, commandant la horde misérable qui leur est soumise avec plus de rigueur que ne le seraient de vieux guerriers à leur chef.

Lorsque la fatigue me forçait à me rasseoir au fond de la voiture, la causerie, établie entre les voyageurs, n'était pas faite pour changer la nature de mes impressions. Je distinguais à travers le bruit strident des roues, les mots de *filatures, machines à vapeur, industrie, chemins de fer*. Leur pesante conversation partait à chaque instant du mot *million* pour arriver au mot *banqueroute*. C'était résumer en peu d'espace toute l'histoire de l'industrie et de l'avidité jamais satisfaite et souvent trompée de nos insatiables commerçants....

Mon âme était triste; je me sentais découragé de vivre dans un siècle dont le luxe me semblait de la misère et dont le soi-disant progrès m'apparaissait comme la plus déplorable décadence.

Tandis que je jugeais si sévèrement le présent, mon imagination, par une opposition naturelle, me représentait sous les couleurs de la plus aimable poésie les siècles passés; ils se déroulaient devant moi entourés de toutes les grandeurs et de toutes les gloires de leur noble et chevaleresque souvenir.

Tout à coup la voiture descendant une colline avec rapidité, me laissa apercevoir un parc immense entouré de chênes séculaires. A mesure que les arbres semblaient glisser devant mes yeux, j'entrevois dans le lointain des tourelles grisâtres et élancées, puis des touffes de lierre se détachant sur l'azur foncé du ciel, puis d'étroites et légères ogives.

Ce gothique séjour était empreint de cet aspect grave et solennel des antiques demeures de nos pères. C'était un majestueux débris de cette grandeur éteinte dont je venais à l'instant même de déplorer la perte.

Je me retournai vivement pour demander le nom de cette demeure seigneuriale, mais avant qu'on put me répondre, la diligence, heurtant avec violence un obstacle qui se trouvait sur la route, versa avec un bruit effroyable. Je ressentis une vive douleur au bras gauche, et aussitôt je perdis connaissance.

Lorsque je rouvris les yeux, je me trouvais à demi-couché sur le bord du chemin: on s'empressait autour de moi, et je reconnus bientôt que j'avais payé pour tout l'équipage. Mon bras était cassé en deux endroits, et me causait déjà des souffrances si aiguës que tout mon courage était impuissant à les supporter, et qu'elles m'arrachaient malgré moi de vrais cris de douleur.

Un des lourds voyageurs, qui venait de partager le sort commun et qui en avait été quitte pour les contusions indispensables en pareille occurrence, me conseilla, après m'avoir congratulé sur ce qu'il appelait dans son langage *ma déconfiture*, d'essayer de me trainer jusqu'au vieux château dont nous n'étions alors qu'à une demi-lieue.

Son avis me parut bon; je me soulevai péniblement, et appuyé sur celui d'entre nous qui avait le moins souffert de la déroute générale, je m'acheminai lentement vers la noble demeure qui, peu d'instants auparavant, était déjà pour moi l'objet d'une vive admiration.

J'avais trop présumé de mes forces et je touchais à peine aux premiers arbres de la longue avenue, qu'elles m'abandonnèrent tout à fait. Je me laissai tomber sur la terre privé de sentiment et épuisé de douleur.

Mon guide courut précipitamment chercher du secours, et, au bout de quelques instants, je le vis reparaitre accompagné de deux hommes portant un vaste fauteuil. Ils m'y assirent et enlevant légèrement leur fardeau, ils m'emportèrent vers le château.

Cette promptitude à me soulager me parut de bon augure et me fit présager une hospitalité généreuse.

Je touchais à la porte d'entrée, lorsque je vis paraître un vieillard d'une taille élevée et d'un visage grave et imposant. Il m'accueillit avec les mots touchants de la pitié la plus sincère, et par ses ordres on transporta l'immense fauteuil sur lequel j'étais à demi-couché dans un appartement dont chaque meuble aurait mérité d'être décrit avec la scrupuleuse patience de nos romanciers modernes.

Un domestique partit à cheval à l'instant pour la ville prochaine et il revint au bout de deux heures accompagné d'un jeune chirurgien qui remit mon bras cassé avec talent et avec une rare délicatesse. Il m'assura que la double fracture, malgré une complication qui la rendait très-douloureuse et nécessiterait un long traitement, ne présentait aucun danger.

Mon nouvel hôte veilla avec sollicitude à ce que tous les soins me fussent prodigués. Une femme attentive autant que zélée prit près de moi les fonctions de garde-malade, et un lit fut préparé pour le chirurgien dans une pièce qui communiquait à mon appartement.

La fièvre commença à se déclarer, et elle me causait déjà une agitation qui se trahissait par des paroles incohérentes. Le maître du château jugea que le repos m'était devenu nécessaire.

« Vous venez, dit-il, d'être soumis à une bien cruelle épreuve, il faut maintenant chercher à calmer cette vive agitation qui augmente vos douleurs. Je vous laisse au soin du docteur et de la bonne Marguerite. Adieu, mon enfant, adieu. »

Il mit un accent si paternel à prononcer ces simples mots: *adieu, mon enfant*, que j'en fus ému jusqu'au fond de l'âme, et que je sentis que déjà je n'étais plus un étranger pour le noble vieillard.

II

Après une nuit de souffrances, je m'endormis vers le matin, et en ouvrant les yeux, je vis mon hôte assis près de mon lit. Je lui tendis la main qui me restait libre, et je pressai la sienne avec respect et reconnaissance: je croyais revoir un ancien ami, et il me parla de l'accident qui m'amenait chez lui avec le ton de l'intérêt le plus touchant.

« Ce triste événement, me dit-il, doit amener à sa suite bien des jours de découragement et d'ennui. Je mettrai tous mes soins à vous les rendre supportables, et je m'applaudirai si, plus tard, un beau site, des livres, de la liberté et la société d'un vieillard qui déjà s'intéresse vivement à vous, peuvent adoucir votre convalescence. »

« Vous êtes ici au château du Préau, on me nomme le marquis de... J'habite seul cet antique manoir; ma vie est une longue suite de malheurs irréparables qui m'ont rendu toute société un pénible fardeau. »

« Le ciel, dans sa colère, m'a repris tous les dons qu'il m'avait faits, et d'une nombreuse famille qui m'entourait jadis, il ne m'a laissé qu'un seul enfant... » il détourna la tête pour me cacher une larme, puis il ajouta d'une voix plus ferme: »

« Laissez ces tristes souvenirs; à mon âge, le terme de la douleur est proche. C'est de vous que je dois m'occuper maintenant; ce sont vos souffrances que je veux tâcher d'adoucir. »

« Ah! Monsieur, dis-je avec attendrissement, quelle noble hospitalité vous exercez envers un étranger! mais j'en suis digne, je le sens à ma reconnaissance. Je vais à mon tour vous apprendre qui je suis: on me nomme Raoul de Blangy. »

« Blangy? interrompit le marquis; j'ai connu dans ma jeunesse un officier de ce nom, qui servait, ainsi que moi, dans le régiment d'Auvergne. »

« C'était mon père! m'écriai-je; je le perdis quand j'étais encore enfant. »

A ces mots, le marquis m'embrassa avec effusion et je me sentis entraîné vers lui par un sentiment plus vif encore, il avait connu mon père!

« Je suis au service, continuai-je, et je retournerais en semestre à N., près de ma bonne mère, quand l'accident que je suis maintenant tenté d'appeler *heureux* m'amena hier chez vous. »

De ce moment, le marquis me traita comme si j'étais son fils, il m'entourait des soins les plus touchants, et en peu de jours, je fus assez bien pour écrire à ma mère, et tromper sa tendresse sur la cause du séjour que j'étais forcé de faire loin d'elle.

Lorsque je pus quitter ma chambre, je descendis, appuyé sur le bras de mon généreux hôte, dans un salon décoré avec magnificence et donnant sur la plus belle partie du parc. Il me conduisit de là à une immense bibliothèque où les ouvrages les plus précieux et les éditions les plus rares étaient classés dans un ordre admi-

nable. Quand j'en eus fait avec lui un examen rapide, il me dit:

« Ce sont mes vieux amis, vous y trouverez peu de livres de l'époque: à mon âge, on ne fait plus guère de nouvelles connaissances. »

Comme il achevait ces mots, nous nous trouvâmes en face d'une porte qu'il ouvrit lentement. On eût dit qu'il craignait de déranger le repos ou l'étude d'un être chéri, tant il appuyait doucement ses pas sur le tapis, tandis que son geste de la main semblait me recommander le silence.

J'entrai alors avec une sorte de recueillement dans un petit salon d'étude qui renfermait des meubles de la plus élégante recherche. Un piano était ouvert près de la fenêtre, et sur un chevalet, une vue du parc était ébauchée, puis, dans des vases précieux, des fleurs fraîchement cueillies embaumaient l'air de leur parfum.

Mes yeux parcouraient avec enchantement cette charmante retraite, lorsque, tout à coup, je m'arrêtai saisi d'admiration à la vue d'un portrait de grandeur naturelle, représentant une jeune fille. Sa chevelure tombait en boucles magnifiques sur ses blanches épaules. Sa taille était élancée, son attitude noble, et ses grands yeux pleins d'une douce mélancolie, semblaient ceux d'un ange de lumière qui s'attendrit sur les malheurs d'ici-bas.

Je restais absorbé dans la contemplation de cette beauté pure et touchante, lorsque le marquis me tira de ma rêverie en me disant:

« C'est ma fille: ce séjour lui est consacré. Voici ses pinceaux, sa musique; voici les fleurs qu'elle aime: tout est là comme si je l'attendais ce soir. »

Un nuage passa sur son front, puis il ajouta avec vivacité:

« Ah! mon jeune ami, si vous saviez avec quelle tendresse je chéris ma Thérèse! Sa mère m'a été ravie; ses frères l'ont rejoint au tombeau, elle seule est restée pour consoler son vieux père. » Puis regardant le portrait avec un doux orgueil: « Elle est bien belle, n'est-ce pas? — Oh! m'écriai-je avec un trouble que chaque mot qu'il prononçait venait augmenter, je crois voir une apparition céleste! »

Je ne sais s'il s'aperçut de ce que j'éprouvais, ou si quelque souvenir trop amer vint subitement s'offrir à sa pensée, mais ses traits s'altèrent, un tremblement convulsif l'agitait, et prenant mon bras avec vivacité, il sortit précipitamment de ce lieu qui lui était si cher.

Je n'osai faire aucune question sur ce dont j'avais été témoin. Le calme avait reparu dans les manières du marquis et plusieurs jours s'écoulèrent pendant lesquels il parut trouver du plaisir à traiter avec moi différentes questions sérieuses.

J'admirais la force et l'étendue de son esprit ainsi que les connaissances profondes qu'une vie solitaire et une organisation admirable lui avaient permis de rassembler. Il aidait mon jugement, incertain encore, de toute la sûreté du sien; il résumait ses pensées sur les hommes, sur la nature, sur les événements avec une précision que je ne pouvais me lasser d'admirer et qui m'éblouissait d'une clarté nouvelle.

J'étais né avec le goût de l'étude, mais il manquait une direction à mon esprit que trop d'enthousiasme égarait parfois: l'entretien d'un homme aussi supérieur que le marquis fut pour moi comme une étoile amie qui me guidait vers la vérité.

Aucune erreur n'obtenait grâce ou pitié devant une intelligence si forte et si ferme; il la poursuivait avec la vigueur d'une raison toujours victorieuse; enfin, un amour éclairé de l'humanité, des pensées religieuses pleines d'élévation, le rendaient le plus parfait modèle de toutes les vertus.

Je sentais chaque jour s'accroître en moi une admiration et un respect sans bornes pour ce noble vieillard.

Mes lettres à ma mère n'étaient remplies que du bonheur d'avoir rencontré si miraculeusement un guide, un père, un ami. Mais ce que je taisais à cette bonne mère, c'était l'existence de cette belle Thérèse, dont les traits divins remplissaient mon âme d'une ivresse inconnue.

La brusque précipitation avec laquelle le marquis avait quitté le lieu qui renfermait l'image de sa fille, m'avait d'abord inspiré la crainte que l'émotion que j'avais laissée paraître en la contemplant ne lui eût déplu. Mais je fus délié de cette pénible appréhension par la manière franche et naturelle avec laquelle ce tendre père ramena bientôt la causerie sur celle dont il était si fier. Les talents de Thérèse, ses douces vertus, l'élévation et la noblesse de sa jeune âme revenaient sans cesse dans ses discours. Je l'écoutais ravi, et mille questions se pressaient en foule sur mes lèvres sans que je pusse trouver la force d'en exprimer une seule.

Enfin, enhardi un jour par la confiance avec laquelle le marquis causait de cette fille si chère, j'osai lui demander pourquoi il s'était séparé d'elle: mais à peine eus-je proféré ces mots, que la même altération qui avait déjà assombri une fois son visage, reparut aussitôt.

« Pourquoi! dit-il d'une voix basse et concentrée, pourquoi! oui, voilà le reproche cruel que je m'adresse sans cesse... Pauvre et chère Thérèse! Innocente enfant! Ah! pourquoi ai-je consenti à me séparer de toi, ma seule consolation sur la terre! » Et il pleurait, et son cœur paraissait prêt à se briser de douleur. Désespéré à mon tour du violent orage que j'avais élevé, je saisis ses mains, je les serrai vivement, mes yeux étaient remplis de larmes. Il vit mon regret amer, et avec un regard qui exprimait le pardon, il me dit:

« Mon enfant, si vous ne voulez pas déchirer mon cœur, ne m'interrogez jamais sur le passé! »

Nous restâmes ensuite silencieux pendant quelque temps, puis peu à peu je m'efforçai de donner une autre direction aux pensées du malheureux vieillard, et le calme se rétablit.

Lorsque je me retrouvai seul, cette scène se retraça vivement à moi. Mon imagination chercha à expliquer ce que ma raison ne pouvait concevoir, et à la suite de la torture que je donnais à mes pensées pour deviner quels dangers pouvaient menacer Thérèse loin de son père, je sentis que ce mystère et la vague terreur qu'il m'inspirait pour cette céleste jeune fille, gravait son image plus profondément encore dans mon âme.

Les jours s'écoulaient avec rapidité quoique nous discussions dans la plus profonde solitude. Il y avait près de trois mois que cette existence singulière durait pour moi, et la douce chimère qui m'occupait prenait à chaque instant de nouvelles forces.

J'étais retourné plusieurs fois avec le marquis porter des fleurs nouvelles dans le lieu consacré à Thérèse, et toujours son image charmante redoublait la force de l'impression que j'avais reçue. Dans mes rêves, dans les longues promenades que je faisais seul sous les grands arbres du parc, je croyais voir son ombre légère près de moi, et je répétais mille fois son nom chéri.

Le marquis éprouvait de jour en jour plus d'affection pour moi, il ne me nommait plus que son fils, et ce seul mot me révélait tout un avenir de bonheur.

Un soir que j'étais longtemps resté seul dans la bibliothèque et que tout occupé d'une seule pensée, j'avais laissé mon livre fermé devant moi, je ne pus résister au désir de contempler encore les traits de Thérèse, et me levant doucement, j'entrouvris en tremblant la porte du cabinet.

Sur un bureau, placé au-dessous du portrait, une lampe renvoyait une lumière douce et vague à la toile vivante, et la céleste figure semblait me sourire, à moi! à moi seul!

Je ne sais depuis combien de temps durait mon extase, lorsque, en abaissant mes regards, ils s'arrêtèrent distraits sur une page encore humide et qui commençait par ces mots: *Ma chère Thérèse*. Malgré la précipitation avec laquelle je reculai sur le champ de quelques pas, j'entrevis aussi, sur cette lettre, mon nom deux fois répété.

J'allais sortir à l'instant même, lorsque j'entendis près de moi la voix du marquis. Il était assis dans le coin le plus obscur de la salle, et la précipitation avec laquelle j'avais en entrant cherché l'image chérie, ne m'avait pas permis de l'apercevoir.

Je me sentais coupable, et j'étais resté confus et immobile, attendant des reproches mérités. L'accent de bonté avec lequel il me parla, me rassura:

« Mon cher Raoul, me dit-il, vous êtes un jeune enthousiaste, et votre amour pour les arts passe les bornes de l'admiration qu'ils doivent inspirer.... »

« Ah! pardon, pardon... m'écriai-je, j'ai eu tort, je le sens. Je ne devais pas pénétrer seul dans ce sanctuaire, mais j'ai voulu.... Je n'ai pu résister.... »

« Vous êtes excusable, mon cher enfant, reprit le père de Thérèse, en me faisant asseoir près de lui: je vous pardonne, mais le moment est venu de vous ouvrir toute mon âme, et d'attendre que vous me laissiez lire dans la vôtre. »

« Ma franchise égalera mon affection, et l'estime profonde que j'ai pour vous. Écoutez-moi: j'ai remarqué depuis déjà bien des jours que vous étiez distrait et préoccupé. Vous portez toujours le même livre dans vos promenades solitaires, et je suis sûr que vous en ignorez jusqu'au titre. Dans les premiers instants de votre séjour près de moi, les souffrances physiques auxquelles vous étiez en proie, étaient loin d'avoir apporté autant de langueur dans tout votre être. Mon cher Raoul, on ne trompe jamais la clairvoyance d'un père, et je suis devenu le vôtre.... Faut-il vous le dire? Je crains que ce portrait dont vos yeux ne se détachent même pas dans cet instant, et que surtout l'éloge que ma tendresse paternelle m'a entraîné à vous faire de Thérèse, n'ait porté atteinte à votre repos. Raoul, mon cher Raoul, confiez-vous à moi, vous aimez ma fille? »

A ces mots, à ce tendre appel, je me jetai dans les bras du marquis, et je cachai mon front brûlant contre sa poitrine. Aucune pensée n'était distincte en moi, une émotion trop vive me saisissait, enfin je m'écriai:

« Oui, j'aime, j'aime votre Thérèse, et je sens que cet amour sera éternel! »

« Mon fils, reprit le marquis en me serrant doucement contre lui, il est un vœu que du fond de mon âme j'adresse au ciel, c'est que mon unique enfant, ma douce Thérèse, rencontre dans la vie un époux digne d'elle. Depuis que je vous connais, ce vœu me semble près d'être exaucé. Je vous ai étudié, j'ai voulu connaître toute votre âme; vous êtes un noble jeune homme aux pures croyances et aux pensées élevées. J'ai pour vous toute l'affection d'un père, ah! puisse-je le devenir en effet. »

Le ciel s'ouvrait pour moi: je fléchis le genou devant l'image de Thérèse, et je jurai à son père de tout entreprendre pour mériter l'amour de cet ange.

« Un doux avenir peut encore luire pour moi, continua-t-il, et appuyé sur mes deux enfants, j'espère descendre doucement dans le tombeau. Mais je dois encore traîner de longs jours d'isolement avant que ce rêve s'accomplisse. »

« Thérèse est encore pour une année entière loin de ces lieux, et vous, Raoul, votre mère vous réclame. »

“Sa tendresse a droit de murmurer de votre long séjour loin d'elle.

“Allez la retrouver, partez. Lorsque le temps du bonheur sera arrivé, je vous rappellerai et nous ne nous quitterons plus. Recevez ici mon serment de n'accorder qu'à vous la main de mon enfant.

—Et moi, m'écriai-je avec exaltation et entraîné par un mouvement passionné, je jure de ne jamais chérir qu'elle, de lui être fidèle comme si déjà j'avais reçu sa foi ; je le jure par vous, par ma mère, par l'ombre réverée de mon père !

Pendant que je parlais ainsi, le marquis avait les yeux levés vers le ciel, sa noble figure rayonnait d'un enthousiasme divin, puis abaissant ses mains vénérables sur mon front incliné, il s'écria :

“Je reçois vos serments, et je vous bénis comme fils, comme l'époux de ma Thérèse, comme le soutien et le consolateur de ma vieillesse.”

III

Peu de jours après ce solennel et irrévocable engagement, j'étais à N., près de ma mère. Pauvre mère ! avec quelle vive tendresse elle reçut cet ingrat qui revenait à regret et dont le cœur renfermait tant d'espoir et tant de souvenirs qu'elle ignorait.

Mille questions me furent adressées sur mon séjour au château du Préau.

Je parlai du marquis avec admiration et reconnaissance. Je racontai ses soins touchants, la vie sérieuse et douce à la fois que j'avais menée près de lui, mais au moment de nommer Thérèse et de tout confier à la meilleure des mères, un sentiment inexplicable et plus fort que ma raison, retint mon secret sur mes lèvres. Je voulus, d'abord, attendre quelques jours avant de faire l'aveu que j'avais décidé sans retour et par ma seule volonté de tout mon avenir ; puis, reculant chaque matin devant cette importante confiance, je finis par cacher au fond de mon cœur mon espoir et mon amour.

Oh ! combien je regrettai d'abord la vie solitaire que je venais de quitter !

Pendant les premiers moments de mon retour à N., j'eus à subir d'interminables visites, des phrases sans cesse répétées, enfin tout ce fatigant intérêt dont vous accablâtes à la fois une société de gens oisifs, pour laquelle un jeune officier en semestre est un être aussi curieux à interroger qu'un voyageur revenant des Grandes-Indes.

Lorsque j'eus satisfait aux exigences de la ville entière, je me restreignis avec joie au petit nombre de vrais amis qui formaient la société intime de ma mère. Mon absence de N. ayant duré près de deux ans, de grands changements avaient eu lieu dans presque toutes les familles, mais je n'eus heureusement à regretter aucun des êtres qui m'inspiraient un intérêt véritable. Ma mère me prévint, au contraire, dès mon arrivée, que son cercle choisi s'était augmenté en mon absence d'une amie qu'elle chérissait dès son enfance, et qu'un mariage lointain avait expatrié pendant près de vingt années. Devenue veuve, Mme de Valville (c'était le nom de cette amie) était revenue habiter sa ville natale avec sa fille Noémie.

A la manière dont ma mère me parla de toutes deux, à la vivacité de l'affection qu'elle leur portait, je m'imaginai qu'elle avait formé là, pour moi, un de ces projets maternels qui ne doivent jamais s'accomplir, et ce fut avec autant de mauvaise grâce que d'humeur que je consentis enfin à l'accompagner chez Mme de Valville.

J'y fus reçus avec une bonté si vraie et une franchise si amicale, que je rougis bien vite de la froideur et de la contrainte avec laquelle j'étais entré.

Mme de Valville était simple et affectueuse comme ma mère ; auprès d'elle se tenait une jeune fille dont les blonds cheveux, la douce pâleur et les regards pleins d'une bienveillante sérénité faisaient la principale beauté.

On parla d'abord de l'accident qui m'avait retenu si longtemps loin de N. Je répétai pour la centième fois tous les détails de ma chute et les progrès de ma guérison ; Mme de Valville me plaignit sans affectation, et causa avec moi sans gêne. Le fils de l'amie de sa mère n'était pas un étranger pour elle, et d'ailleurs elle était complètement exempte de cette sauvagerie d'emprunt qui ôte à tant de jeunes filles leur grâce et leur naturel.

Le son de sa voix était touchant et son sourire attirait la confiance.

On respirait un calme si pur dans ce paisible intérieur que j'y retournai souvent. Je découvrais chaque fois en Noémie une qualité nouvelle et j'éprouvai bientôt pour cette aimable jeune fille une affection toute fraternelle qui ne détournait point mes pensées de la céleste Thérèse.

Noémie, à son tour, me montrait une amitié de sœur ; elle éprouvait une joie naïve à mon arrivée ; je corrigais ses dessins et je recevais d'elle, en échange, des conseils pour la musique et le chant. A la suite de ces douces leçons, une causerie intime s'établissait entre sa mère, elle et moi, et les heures coulaient rapides.

Peu à peu, dans mes rêves, je confondis Thérèse et Noémie, sans qu'aucun danger ne me parût résulter pour mon bonheur de cette double affection qui me faisait éprouver des effets si différents.

Au lieu de ce trouble et de cette inquiète agitation que l'image seule de l'une m'avait inspirés, je ne ressentais auprès de l'autre qu'une tranquille amitié : c'était un sentiment pur et calme qui charmait ma vie et auquel je me laissais entraîner aveuglément. La voix de Noémie

n'excitait point d'émotion dans mon âme, mais je sentais qu'elle en eût apaisé toutes les douleurs et tous les orages.

A la suite des événements singuliers que j'avais éprouvés au château du Préau, cette intimité et cette naïve confiance d'une jeune fille qui me considérait comme un frère, portait en moi un repos et un bien-être délicieux. Des contradictions bizarres auraient cependant dû déjà m'éclairer sur le danger d'une semblable amitié ; mais loin de chercher à sonder mon propre cœur, je fuyais toute réflexion comme une ennemie.

Heureux et calme chez Mme de Valville qui ne recevait intimement que ma mère et moi, je souffrais aussitôt que Noémie paraissait dans le monde, et attirait les regards et les hommages. Une sorte de mécontentement jaloux s'emparait alors de moi ; il me semblait que seul j'avais le droit de la louer, puisque seul je connaissais toute sa belle âme.

COMTE DE LA THÉOLÈ.

(La fin au prochain numéro.)

REVUE DE LA SEMAINE

ORIENT

Enfin, les Russes ont franchi le Danube. Plusieurs régiments de l'aile gauche de l'armée du grand-duc Nicolas ont réussi à opérer un débarquement sur la rive droite du fleuve, le 24 juin. Ils ne paraissent pas avoir rencontré beaucoup de résistance.

D'après le télégraphe, les Turcs ont été pris à l'improviste, bien qu'ils fussent menacés de cette invasion depuis près de trois mois. Ils ont abandonné quelques postes de la côte à l'arrivée des Russes. Quoi qu'il en soit, le fait est là. La Bulgarie est envahie, et elle va devenir le principal théâtre de la guerre, si les envahisseurs peuvent s'établir dans les positions qu'ils viennent de conquérir. Un point important à noter, néanmoins, c'est que les Russes ont pénétré sur la rive droite du Danube par la frontière turco-russe, et non par la Roumanie. Ils ont traversé le fleuve près de son embouchure, et sont passés directement de la Bessarabie à la Bulgarie. La Bulgarie, dans cette région, est un pays plat, et la véritable ligne de défense des Turcs, de ce côté, ne commence qu'à la ligne des monts Balkans. C'est ici que l'armée musulmane attend l'invasion. Cette ligne, qui n'a pu être franchie dans les guerres antérieures, est, dit-on, plus solidement fortifiée que jamais. En attendant, les Russes n'ont encore accompli aucun fait d'armes digne d'être signalé depuis leur traversée. Ils se sont mis à bombarder Rustchuk, mais cela de la rive gauche, de la côte roumaine, où se trouve l'aile droite de l'armée du czar. Les Turcs leur ont répondu en canonnant à outrance Guirgevo, sur la rive gauche. A Rustchuk, les pointeurs russes ont pris de préférence, pour points de mire de leurs coups, les hôpitaux et les églises. Plusieurs de ces édifices ont été incendiés par leurs soins, et nombre de malades ou de fugitifs affolés périrent sous les éclats d'obus ou dans les flammes. Il paraît que ce n'est pas la première fois que l'on a à signaler de pareils faits de la part des Russes. Le gouvernement turc a déjà dénoncé, à plusieurs reprises, des actes de barbarie qui auraient été accomplis par ces bons Cosaques dans des localités habitées par des musulmans ou des catholiques. Cela n'a rien d'étrange pour ceux qui connaissent la façon dont ces *croisés* d'un nouveau genre traitent, depuis un siècle, les catholiques polonais.

En Asie, les armes turques sont plus heureuses. Les soldats du grand-duc Michel sont battus sur toute la ligne. Ils ont dû lever le siège de Batoum et celui de Kars. En outre, les Turcs leur ont repris Bayazid, comme ils avaient déjà repris Ardahan. A Bayazid, Mouktar Pacha a fait 1,200 prisonniers. Il aurait remporté une éclatante victoire sur les envahisseurs, qui sont en pleine déroute pour le moment.

L'insurrection du Monténégro semble à la veille de finir. Les deux dernières semaines n'ont pas été heureuses pour les révoltés. Le prince Nikita est dans un désarroi complet. En dépit de la position presque inexpugnable de cette région montagneuse, l'armée turque a obtenu des succès marqués, et l'on s'attend à un dénouement prochain de la lutte de ce côté, bien que les Monténégrins aient déclaré qu'ils étaient résolus à résister jusqu'à la dernière extrémité.

Les puissances étrangères s'agitent. Le Cabinet anglais vient de répliquer, par une note sévère et menaçante, à la réponse faite par le gouvernement russe à la note de lord Derby. Les relations sont très-tendues entre les deux pays. L'Autriche prend aussi une attitude plus accentuée. Elle menace d'envahir la Bosnie.

Voici quelques-unes des principales dépêches :

Constantinople, 26.—Une dépêche d'Erzeroum dit que Mouktar Pacha a remporté une grande victoire et qu'il a fait prisonniers 1,000 Russes. On s'attend à une prochaine attaque des Russes contre Baroum. 1,000 Russes ont été pris à Bayazid.

Une dépêche spéciale de Delibaba confirme la nouvelle de la grande bataille du 22. On dit que des deux côtés on a reçu des renforts.

Les Russes ont retiré. Erzeroum, 28.—Grande bataille près de Zewin. Elle a duré toute la journée. Les Russes ont été mis en déroute et ont perdu 3,000 hommes. Les Turcs n'en ont perdu que 400.

Les Turcs avancent dans le Monténégro et

ont brûlé 1,500 maisons près de la rivière Moratscha.

Vienne, 28.—120 Russes ont été tués au bombardement de Guirgevo.

Constantinople 28.—Les Turcs se sont avancés dans le Monténégro jusqu'à la rivière Moratscha et ont brûlé dans cette région 1,540 maisons, mais ont épargné les églises et les monastères. Ils ont rencontré 5,000 Monténégrins et après un combat de six heures les ont défaits en leur tuant 1,500 hommes. Les pertes des Turcs ont été légères.

Au conseil des ministres, Sidif Pacha a promis d'enrôler 200,000 hommes de plus si on lui donne l'argent nécessaire. La Chambre des députés en est venue à une entente avec les ministres relativement au budget. La Chambre a adopté une résolution invitant le gouvernement à régler la question monténégrine sans s'occuper des menaces d'intervention de l'Europe.

Le bombardement de Rustchuk continue.

Une dépêche de Constantinople dit que la Turquie est disposée à conclure la paix avec le Monténégro, si ce pays désire la fin des hostilités.

Bucharest, 29.—Le grand-duc Nicolas, à la tête du 8ème corps d'armée, a traversé le Danube hier, près de Simniza, et a chassé les Turcs de leur position. Les troupes russes ont continué à franchir le fleuve hier, pendant toute la journée. Une dépêche officielle du camp russe dit que l'engagement se continue.

Toutes les troupes du général Zimmerman ont franchi le Danube, à Galatz.

Constantinople, 29.—On attend 16,000 carabines et 2,500,000 cartouches d'Egypte aujourd'hui.

Le *Vackil* annonce qu'un corps de cavalerie russe, composé de 1,500 hommes, qui voulait aller au secours de la garnison de Bayazid, a été battu par les Kurdes.

Galatz, 29.—Un combat se livre à Pyrgos, sur le Danube. Les Russes traversent le fleuve en grand nombre et attaquent les Turcs. La bataille a été sanglante.

FRANCE

A la suite du vote du Sénat approuvant la dissolution, le décret présidentiel ordonnant cette dissolution et annonçant de nouvelles élections, a été publié immédiatement. La Chambre a cessé, ainsi, d'exister. Les élections n'auront lieu qu'au mois d'octobre. L'agitation causée par la première nouvelle de cet événement, paraît un peu diminuée à Paris. Il s'agit maintenant, pour les deux partis, de se préparer à la lutte.

A. GÉLINAS.

CHOSSES ET AUTRES

On a découvert, en Egypte, une conspiration ourdie par des Européens pour faire sauter, au moyen de mines, les bords du canal de Suez, à son entrée, dans la Méditerranée.

* La fête de la Confédération a été célébrée lundi, le 2 juillet, au lieu de dimanche, le 1er, en vertu d'une proclamation spéciale du lieutenant-gouverneur de Québec.

Les cérémonies accoutumées ont eu lieu à Montréal.

Le 1er juillet était le dixième anniversaire de l'établissement de la Confédération. La première décennie du nouveau régime est terminée.

* Lord Dufferin est en villégiature depuis quelques semaines à Tadoussac, à l'embouchure du Saguenay. Son Excellence doit demeurer en cet endroit jusqu'au mois prochain.

Tadoussac est, de toutes nos places d'eau du bas du fleuve, la plus isolée et solitaire. Les touristes, pour la plupart, ne font qu'arrêter quelques instants à ce poste en se rendant au Saguenay. Il y a là cependant un vaste et riche hôtel, sur le modèle du *St. Lawrence Hall* de Cacouna, et où l'on trouve tout le luxe et le confort des établissements des grandes villes. C'est le rendez-vous de quelques familles opulentes du Sud des Etats-Unis et même de l'Europe.

Lord Dufferin, qui voulait avoir une maison de campagne dans une de nos places de bords, a choisi, en arrivant, cet endroit quelque peu désolé. Il s'est fait construire une villa sur le bord même de la plage, dans l'escarpement de la côte, à deux pas de la fameuse *chapelle*, qui est, comme on le sait, le temple le plus ancien du Canada. Cette résidence n'offre aucun caractère particulier. C'est une maison carrée à deux étages, bâtie en bois et peinte en blanc. L'année dernière, pendant l'absence de lord et lady Dufferin, alors en Europe, la villa était habitée par les enfants de Son Excellence, sous la direction d'un gouverneur et d'une gouvernante.

La dernière livraison de la *Revue de Montréal* contient une série d'articles remarquables.

Il y a surtout une étude de M. l'abbé Verreau sur les relations officielles du Canada avec le Saint-Siège, à l'occasion du voyage du Délégué apostolique. Ce sujet est traité par le savant abbé avec la profondeur et la science qu'on lui connaît. L'article est rempli de considérations frappantes et de réflexions d'une grande portée, qui dénotent un esprit hautement observateur, pour lequel la synthèse et l'analyse sont également familières. De pareils travaux font honneur

à notre littérature et à notre nationalité, et l'on ne peut s'empêcher de regretter que des esprits aussi élevés et aussi éclairés ne se mêlent pas plus activement et plus fréquemment au mouvement littéraire et politique de notre pays.

L'hon. M. Chauveau, que la *Revue* a enlevé à *L'Opinion Publique*, commence, dans le même numéro, une série de *Légendes Canadiennes* en vers, des plus intéressantes et attrayantes, et M. Benjamin Sulte publie une étude sur la *Constitution physique des Canadiens-Français*, pleine d'une verve toujours originale, et remplie de remarques et de renseignements précieux.

Le défaut d'espace nous empêche de publier un rapport détaillé de la fête nationale du 25 juin dernier, dont nous avons donné un compte-rendu précis dans notre dernier numéro. Nous ne pouvons nous empêcher de répéter, toutefois, que cette démonstration a été, de l'aveu de tous, parfaitement réussie. Le succès a été complet dans chaque partie de l'organisation, et le public a répondu avec enthousiasme et avec zèle aux efforts des organisateurs. La partie locale était, d'après un grand nombre, plus brillante qu'en 1874, où l'éclat de la manifestation provenait pour une large part du concours des Canadiens des Etats-Unis. Il est certain que la fête de 1877 laissera des souvenirs durables.

Le *Canadien* a publié récemment une étude remarquable de M. Ed. A. Barnard sur l'industrie du sucre de betteraves en Canada. Cette étude a fait le sujet d'une conférence, donnée par M. Barnard. Nous espérons pouvoir en donner une analyse dans un prochain numéro.

M. le curé Rousselot est arrivé à Montréal vendredi matin, de retour de son voyage en Europe. Il est revenu prendre possession de sa charge. La nouvelle de ce retour a été accueillie avec bonheur par tous les paroissiens de Notre-Dame, parmi lesquels le Rév. M. Rousselot jouit d'une popularité si méritée. Une députation de citoyens est allée à sa rencontre à la gare Bonaventure, vendredi. La santé du Révérend Monsieur est maintenant tout à fait établie. La première nouvelle que M. le curé de Notre-Dame a apprise, en arrivant, a été celle de l'odieuse incendie des Deux-Montagnes.

Les Zouaves Pontificaux Canadiens ont eu leur réunion annuelle dimanche, à Ottawa. Les Zouaves de Montréal sont partis d'ici samedi matin, en route pour la capitale. Nous donnerons quelques détails sur cette fête dans notre prochain numéro.

Une remarque qui a dû être faite par tous ceux qui ont visité l'exposition de la Société de Numismatique de Montréal, la semaine dernière :

Les livres et bouquins les plus anciens, exposés à la *Salle des Artisans*, sont tous catholiques. En effet, ils appartiennent à des éditions qui datent d'avant la Réforme. Caxton lui-même, dont on célébrait le nom, était catholique, comme Guttenberg. Tous les ouvrages publiés par l'inventeur et les fondateurs de l'imprimerie, avaient un caractère presque exclusivement religieux—c'est bien différent aujourd'hui—comme on a pu s'en convaincre par cette exposition, qui avait l'air d'une exposition religieuse et catholique, bien qu'organisée par des protestants. A. G.

L'IMPRIMERIE

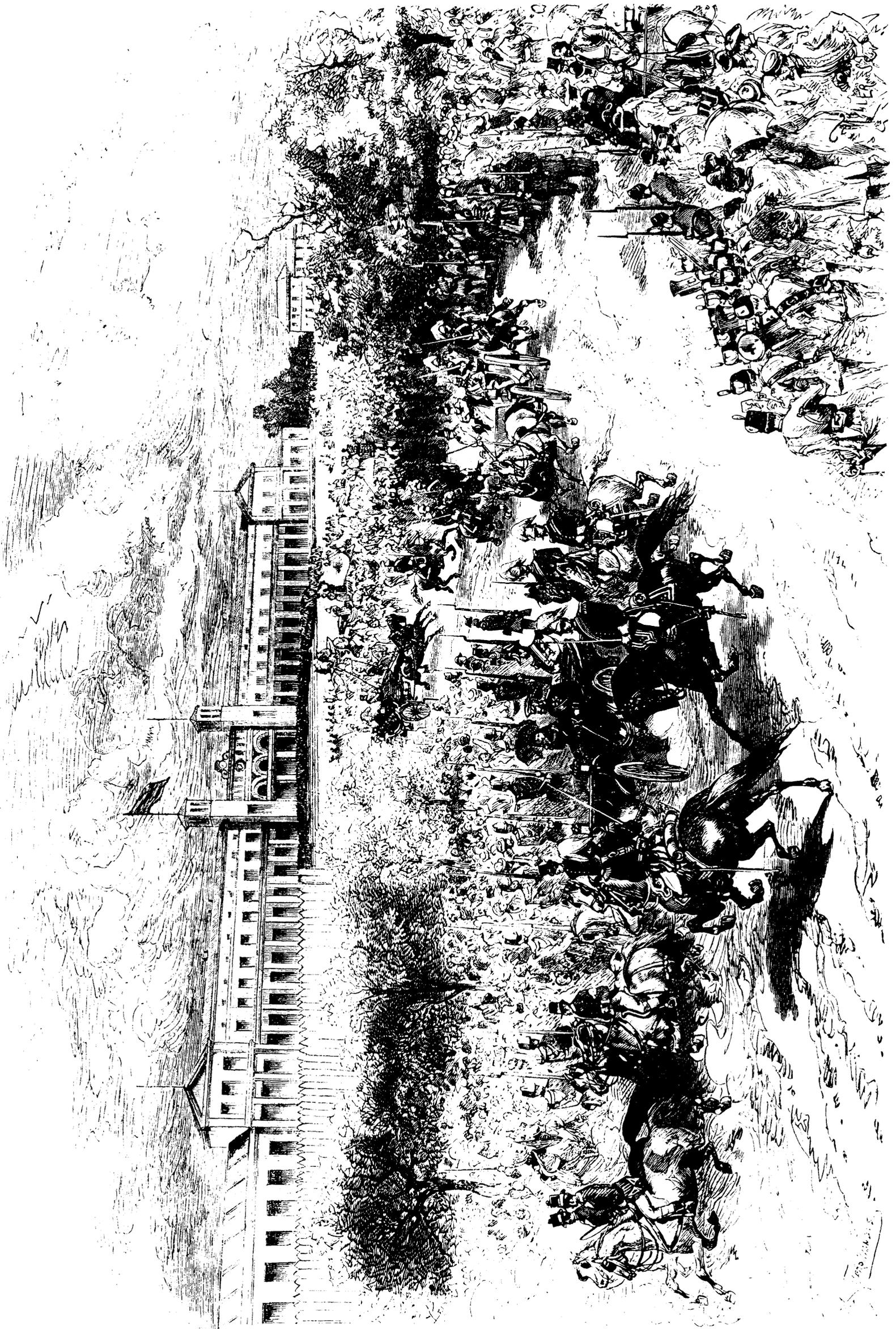
La Société de Numismatique et d'Antiquités, de Montréal, a voulu profiter du quatrecentième anniversaire de l'introduction de l'imprimerie en Angleterre par William Caxton, pour faire, dans la *Salle des Artisans (Mechanics' Hall)*, rue Saint-Jacques, une exposition aussi rare qu'intéressante des premiers ouvrages d'imprimerie qu'il y ait eu de fait. Cette exposition s'est ouverte le 26 et s'est terminée le 29 juin. Outre deux livres imprimés il y a quatre cents ans par William Caxton lui-même, il y en avait aussi de Richard Pynson, de Wynkin, de Worde, d'EGgeston, etc., etc. Le plus célèbre de tous, Guttenberg, était représenté par une bible qu'il imprima en 1455, appelée "Bible Mazurine," en l'honneur du fameux cardinal de ce nom. C'est le premier livre complet qu'il imprima.

On a exposé des exemplaires des premières éditions d'ouvrages concernant le Canada, tels que l'histoire du "Nova Francia" et Nouvelle France, remontant jusqu'aux voyages de Verrazani et de Jacques-Cartier, ainsi que de Champlain, des Pères Charlevoix, Hennepin, Lescarbot, etc. La Société a fait venir des ouvrages même des différentes villes des Etats-Unis, et la collection entière, qui comprend également des gravures, parchemins, médailles, est des plus intéressantes.

Le principal Dawson ouvrit la séance, mardi, par un discours aussi éloquent qu'érudit dans lequel il parla longuement des travaux de Caxton en Angleterre.

L'hon. P. J. O. Chauveau parla ensuite sur l'origine et le progrès de l'imprimerie en Europe. Son discours prouva à l'auditoire qu'il n'est pas seulement un orateur accompli, mais aussi un bibliophile et un archéologue distingué.

Il fut suivi par M. Thomas White, de la *Gazette*, qui sut, comme d'habitude, intéresser ses auditeurs en leur racontant l'histoire du journalisme en Europe et en Amérique.



LA GUERRE D'ORIENT : ENTRÉE DU GRAND DUC NICOLAS DANS BUCHAREST

FAITS DIVERS

—Le Rév. E. D. Hopkins, ministre méthodiste de Saint-Johnsbury, Vermont, vient d'être condamné pour faux.

—La gelée a causé de grands dommages aux moissons dans quelques parties de la province d'Ontario, vendredi.

—La *Voce Della Verità* dit que les Pères Rédemptoristes ont récemment reçu les abjurations de plus de huit cents protestants en Angleterre.

—Les sentiments religieux sont très-développés dans l'armée russe, comme, d'ailleurs dans tous les Etats de l'empereur Alexandre. Ainsi, une fois par an, les officiers de tous grades comme le dernier des soldats, doivent fournir un témoignage écrit d'accomplissement du devoir pascal. Et maintenant, il se passe ceci : beaucoup d'anciens officiers ont repris du service pour la guerre. Tous ont dû prouver qu'ils sont en règle avec l'Eglise. Il y a quelques jours, un jeune lieutenant de uhans a été envoyé par son colonel du camp à Bucharest pour s'y confesser.

—Il y a eu, la semaine dernière, deux pèlerinages de Montréal à Sainte-Anne de Beaupré, dont un par les congréganistes, au nombre de quatre ou cinq cents.

En revenant, ces pèlerins ont failli périr. Leur bateau, le *Bienvenu*, a frappé contre un écueil, en face des chutes Montmorency, et commençait à couler, lorsque le pilote a réussi à l'échouer sur la côte, où les voyageurs ont été recueillis par des barges. Ils ont ensuite continué leur route en voiture jusqu'à Québec.

—Les souscriptions pour les incendiés de Saint-Jean, N.-B., se font partout avec succès. Les citoyens de Toronto ont donné \$32,000, plus une grande quantité de secours en nature. Le maire de Saint-Jean a télégraphié que les aliments et vivres envoyés de toutes les parties du pays suffisaient amplement pour le moment, et qu'il fallait surtout de l'argent. A Montréal, un comité siège en permanence depuis plusieurs jours.

TERRIBLE ACCIDENT.—Mardi matin, un enfant de deux ans, nommé Francis O'Grady, a été tué accidentellement dans la fabrique de conserves alimentaires de M. Hood. Il s'était trop approché d'une machine à hacher la viande, et il a eu la partie supérieure du corps séparée du tronc.

M. le coroner Jones a tenu une enquête, le verdict impute l'accident à l'imprudence du propriétaire de l'établissement.

—LA RÉCOLTE.—On lit dans l'*Avenir de Beauharnois* :

“Les grains en général ont une apparence magnifique dans les localités circonvoisines que nous venons de parcourir. Le foin seulement promet un rendement au-dessous de la moyenne. Les patates croissent sous les conditions les plus favorables, bien qu'en certains endroits elles soient plus ou moins sérieusement menacées par l'insecte connu sous le nom de “Mouche à patates.” Cependant, il y a tout lieu d'espérer que les moyens qu'emploient nos cultivateurs pour conjurer ce fléau dévastateur, suffiront pour arrêter ses progrès. C'est en sapant le mal dès son origine qu'on réussit d'ordinaire à en prévenir les effets.

“Somme toute, nos braves cultivateurs se montrent en général satisfaits du présent et pleins d'espérances pour l'avenir.”

UN CENTENAIRE.—On lit dans la *Minerve* : “Nous avons reçu la visite de M. Augustin Doyer, qui est âgé de 102 ans. Comme quelques personnes ont émis des doutes sur son âge, nous publions son certificat de baptême extrait des registres de l'état civil de Saint-Charles, comté de Bellechasse :

“25 Novembre 1775.

“EXTRAIT DE L'ACTE DE BAPTÊME DE AUGUSTIN DOYER.

“Augustin Doyer est né le 25 novembre en 1775 du légitime mariage de Pierre Doyer et de Angélique Royer. Le parrain et la marraine Augustin Labonté, Marie-Reine Royer. Y ne save pas écrire.

“L. SARAUT, Ptre.

“Certifié par moi,

“D. MARTINEAU,

“Prêtre de Saint-Charles, Bellechasse.

“Pour copie :

“L. N. VOYER,

“Québec, 10 février 1876.

“M. Doyer est bien portant et père d'un enfant de cinq ans !!!”

DÉCOUVERTE DU CADAVRE DE M. GILMOUR.—On a trouvé, mardi de la semaine dernière, en face du quai Bonsecours, le cadavre de M. Gilmour, dont la disparition mystérieuse avait fait tant de bruit au mois de février dernier.

Une enquête a été tenue vendredi. Voici les témoignages les plus importants :

M. Allan Gilmour : “J'ai vu M. Gilmour pour la dernière fois, samedi soir, 24 de février, à son bureau. Il me paraissait parfaitement sain d'esprit et je n'ai pas pu comprendre par sa conversation qu'il fût fatigué de la vie. J'ai su qu'il avait été vu le lendemain au St. Lawrence Hall.”

Les effets trouvés sur la personne du défunt, consistant en deux mouchoirs, un foulard, un portefeuille contenant quelques billets de banque, une montre d'or et sa chaîne, etc., sont alors reconnus par plusieurs témoins.

John Gilmour : “Je suis neveu du défunt ; je l'ai vu pour la dernière fois le 25 février au St. Lawrence Hall. Il ne m'a rien dit d'étrange ; il me paraissait avoir la plénitude de ses facultés mentales. Il m'a envoyé faire une commission à M. McNaughton, mais quand je suis revenu, il avait disparu.”

François Bonézé, charretier : “Dans la matinée d'hier, je me trouvais sur le grand quai, en face du marché Bonsecours ; je chargeais une voiture de planches, j'ai vu un objet flottant près du bateau de Québec, et m'étant approché, je me suis aperçu que c'était un cadavre. J'ai dit à un batelier de recueillir le noyé, mais il a refusé de le faire, et j'ai sauté alors dans son embarcation et je ramenai le cadavre au quai ; j'ai averti M. Dumaine d'aller chercher le corps, et en revenant j'ai trouvé le sergent Burri auprès du corps.”

Après quelques minutes de délibération, le jury rendit un verdict de : “trouvé noyé.”

Le cadavre du défunt a été transporté à Québec, où se trouve toute sa famille et où les funérailles ont eu lieu.

Une forte somme d'argent avait été promise par la famille de M. Gilmour à celui qui le retrouverait, mort ou vivant. Cette somme est réclamée par le charretier Bonézé.

VARIÉTÉS

Le comble de l'ennui.

M. X... va visiter un de ses anciens camarades de collège, qui a mal tourné et qui est en prison.

—Tu dois bien t'ennuyer, mon pauvre garçon, seul, dans cette chambre triste et nue ?

Le prisonnier, d'un air navré :

—Et pas même de punaises !

Mlle X... demandait des nouvelles d'un jeune gommeux, qui voyage en ce moment en Italie.

—J'ai reçu, ce matin, une lettre de lui. Il paraît qu'il s'est fort ennuyé à Florence.

—Ça se comprend, reprit Mlle X..., il y était !

D. “Quel est l'objet, le but de la toilette ?”

R. En tant que cela concerne le beau sexe, le but de la toilette semble être, chez celle qui la porte, de se rendre heureuse elle-même, et de rendre les autres femmes malheureuses.

Les jeunes garçons qui n'ont pas de sœurs, dit un auteur anglais, sont à plaindre. En effet, le raffinement et les qualités de sociabilité que les garçons acquièrent dans la société de leurs sœurs, sont pour eux d'un avantage incalculable dans le reste de la vie.

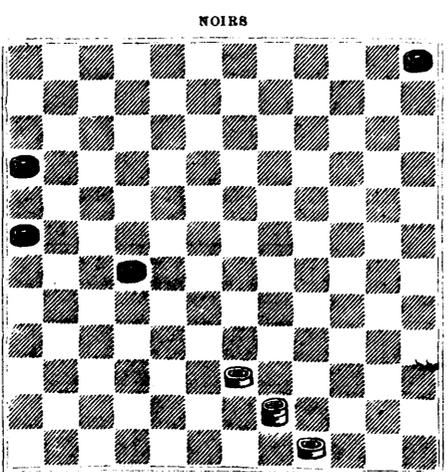
LE PHOSFOZONE

contient les composés les plus précieux de Phosphore et d'Ozone. On reçoit des certificats de toutes parts. Le PHOSFOZONE se vend bien. C'est le tonique favori des dames. JAMES HAWKES, Pharmacie de la Place d'Armes, Montréal. On reçoit une brochure franche de port en faisant la demande à EVANS, MERCER & CO, Montréal.

LE JEU DE DAMES

Les personnes qui aiment les problèmes à nous envoyer pour être publiés, devront les adresser à l'éditeur du jeu de Dames, bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

PROBLÈME No. 80



Les Blancs jouent et gagnent

Solution du Problème No. 78

Table with 4 columns: Les Blancs jouent de, Les Noirs jouent de, and two columns of numbers. It shows the sequence of moves for both sides in a checkers game.

Solutions justes du Problème No. 78

Montréal.—Ar. Peltier. Holyoke, Mass.—John Gadbois

NAISSANCE

A Montréal, le 22 juin, Madame Henri Contant, un fils.

DÉCÈS

A Ottawa, le 24 juin, à l'âge de 5 ans 5 mois et 24 jours, Arthur-Alphonse-Alexis, enfant de M. Victor N. Beauré, marchand-épicière.

Malgré son âge si tendre, ce petit être avait su, par ses grâces enfantines et surtout par sa vive affection pour chacun, se rendre cher à tous les membres de la famille. Son court passage ici-bas a laissé parmi eux un souvenir ineffaçable.

En cette ville, le 26 juin, à l'âge de dix-sept jours, Joseph-Henri-Edouard, enfant de M. Jos. R. Duchesneau. Les journaux de Saint-Hyacinthe et de Sherbrooke sont priés de reproduire.

LES ÉCHECS

Adresser les communications concernant les Échecs à M. O. Trempe, No. 512, rue St. Bonaventure, Montréal

AUX CORRESPONDANTS

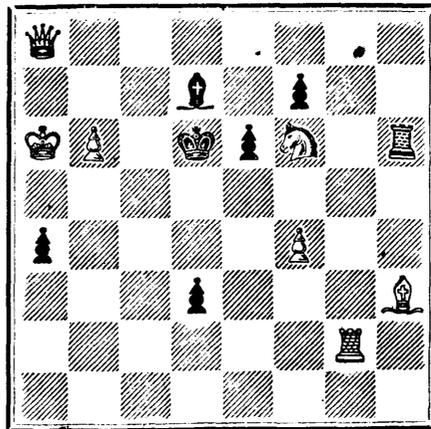
Solutions justes du problème No. 32 : MM. C. A. Boivin, Saint-Hyacinthe ; P. O. Giroux, Dr. D., J. L. P., M. Toupin, Montréal ; A. C., Saint-Jean ; Z. Delaunais, H. M., Québec ; N. P., Sorel ; L. O. P., Sherbrooke.

Solutions justes du problème No. 33 : MM. C. A. Boivin, Saint-Hyacinthe ; A. C., Saint-Jean ; Z. Delaunais, H. M., Québec ; M. Toupin, J. L. P., P. O. Giroux, Dr. D., Montréal ; N. P., Sorel ; L. O. P., Sherbrooke.

PROBLÈME No. 36.

Composé par M. J. A. Cusson, Northampton, Mass.

Noirs.



Blancs.

Les blancs jouent, font échec et mat en 3 coups.

SOLUTION DU PROBLÈME No. 32.

Table with 2 columns: Blancs. and Noirs. It lists the moves for both sides in a checkers game.

(A)

Table with 2 columns: Blancs. and Noirs. It lists the moves for both sides in a checkers game.

Les blancs jouent, font échec et mat en 5 coups

SOLUTION DU PROBLÈME No. 33.

Table with 2 columns: Blancs. and Noirs. It lists the moves for both sides in a checkers game.

BOTANIQUE

“Cours Élémentaire de BOTANIQUE et FLORE DU CANADA,” à l'usage des maisons d'éducation, par L'ABBÉ J. VOYER, professeur de sciences naturelles au collège de Montréal.

1 Volume de 200 pages orné de 46 planches. Prix : Cartonné, \$1.20.—Par la poste, \$1.30. \$12.00 la douzaine—et frais de port.

Le Cours Élémentaire seul (62 pages et 31 planches) : Cartonné, 40c.—\$4.00 la douzaine. L. même, broché, 30c.—\$3.00 la douzaine.

S'adresser à LA CIE. BURLAND-DESBARATS, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.

AU CLRGÉ

LE PROTESTANTISME jugé et condamné par les protestants. Avec le double compte-rendu d'une discussion publique entre l'auteur et un ministre. Par M. L'ABBÉ GUILLAUME, Curé de St. André-Avellin.

Approuvé et recommandé par Mgr. l'Evêque d'Ottawa. 500 pages 8vo.—impression de luxe—broché.....\$1.00 Le même par la poste.....\$1.20

S'adresser à LA CIE. BURLAND-DESBARATS, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.

\$100 par mois réalisés en vendant notre livre à copier les lettres, qui n'exige ni presse ni eau. Envoyez une estampille pour une circulaire. Argent remboursé. A. ELKIN, Chambre 11, No. 46, Church St., Toronto, 8-18-52-109

—Le papier Rigolot, pour sinapismes, est le seul adopté par les hôpitaux civils de Paris, par leurs Excellences les ministres de la guerre et de la marine française, pour le service des ambulances et de la flotte.

Le seul adopté par l'Amirauté pour le service des hôpitaux maritimes et militaires de Sa Majesté la Reine d'Angleterre, Impératrice des Indes.

Le seul dont l'entrée de l'empire soit autorisée par le Conseil Impérial de santé du Czar de toutes les Russies.

Se trouve dans les principales pharmacies du Canada.

Vente en gros : A. DELAU, 223, rue McGill, Montréal.

Prix du Marché de Détail de Montréal.

Montréal, 30 juin 1877.

Table listing market prices for various goods including flour, grains, vegetables, dairy products, and meats. Columns include item names and prices in dollars and cents.

Marché aux Bestiaux

Table listing prices for various types of livestock such as beef, veal, mutton, and hogs. Columns include item names and prices.

AVIS!

Canadian Mechanics' Magazine

PATENT OFFICE RECORD.

Cette PRÉCIEUSE REVUE MENSUELLE a été beaucoup améliorée durant l'année dernière et contient maintenant les renseignements les plus récents et les plus utiles relativement aux Sciences et aux diverses branches des Métiers Mécaniques, choisis avec le plus grand soin pour l'information et l'instruction des Ouvriers du Canada. Une partie de ses colonnes est consacrée à la lecture instructive, convenable pour les jeunes membres de la famille, des deux sexes, sous le titre de :

“Illustrated Family Friend,”

TELLE QUE

HORTICULTURE, HISTOIRE NATURELLE, JEUX ET AMUSEMENTS POPULAIRES, OUVRAGES DE FANTAISIE ET A L'AIGUILLE POUR DAMES, ET COURTES ET AMUSANTES HISTOIRES.

AUSSI

NOUVELLE MUSIQUE CHOISIE, RECETTES DOMESTIQUES, ETC.

THE CANADIAN MECHANICS' MAGAZINE,

Conjointement avec le

Illustrated Family Friend

ET LE

PATENT OFFICE RECORD,

Contient 16 pages remplies des plus Belles Illustrations et environ 125 diagrammes de tous les Brevets émis chaque mois en Canada ; c'est une publication qui mérite l'encouragement de tous les Ouvriers de la Puissance, dont la devise devrait toujours être :

“ENCOURAGEONS L'INDUSTRIE NATIONALE.”

Prix : Seulement \$2.00 par année.

LA CIE. DE LITH. BURLAND-DESBARATS PROPRIÉTAIRE ET ÉDITEUR,

5 et 7, RUE BLEURY, MONTRÉAL.

F. N. BOXER, Architecte, Rédacteur.

LA COMPAGNIE DE TABAC ADAMS

La Compagnie de Tabac Adams s'adressera à la Législature de Québec pour obtenir l'autorisation d'imprimer de l'ar...

G. G. MACPHERSON, Secrétaire-Trésorier, Montréal, 26 Avril 1877.



ÉCOLE DE NAVIGATION DU GOUVERNEMENT DE QUÉBEC.

Cette école sera ouverte le premier février prochain, dans l'édifice de l'Assemblée Législative...

Le programme des études sera le suivant: PREMIER COURS.

Pour la préparation des aspirants aux certificats de capacité de capitaine ou de contre-maître, accordés, après un examen satisfaisant...

DEUXIÈME COURS.

Une étude plus étendue de la navigation pratique et de l'astronomie nautique. Trouver la latitude par la hauteur méridienne de la lune...

TROISIÈME COURS.

Partie théorique.

Études mathématiques des différentes règles et formules, en usage dans la science nautique.

Les honoraires d'entrée seront de \$15 pour ceux qui étudieront dans le but d'obtenir le certificat de contre-maître...

S'il est établi des examens extraordinaires devant le Bureau des Examineurs de la Puissance, la préparation à ces examens...

Ceux qui désireront entrer à l'école en feront la demande au Secrétaire-Provincial...

Par ordre, J. A. CHAPLEAU, Secrétaire de la Province de Québec.



Province de Québec, Département de l'Immigration du Gouvernement.

Les personnes qui auraient besoin de Fermiers, Artisans, Serviteurs et autres, devront s'adresser à

B. IBBOTSON,

Agent de l'Immigration du Gouvernement, No. 19, rue St. Bonaventure.

MÉDAILLE EXPOSITION - PARIS 1875

Pâte Codéine Tolu Zed

Le Sirop et la Pâte du Dr Zed procurent un calme rapide dans les cas d'irritations de poitrine ou des poumons, bronchites, coqueluches, rhumes, catarrhes, etc.

En gros, Paris, 22, r. Drouot et les pharm.

Déposés à Montréal, A. DELAU; à Québec, BRASSARD, pharmacien.

A. CHARBONNEAU & CIE. Entrepreneurs Menuisiers, No. 10, RUELLE EVANS, ENTRE LES Rues St. Urbain & St. Charles Borromée, MONTRÉAL.

Toute espèce de Menuiserie de Maison faite promptement et à Prix Réduits.

LES OVULES SUÉDOIS

Personnes désireuses de guérir vite et bien: Urines irritées, Gravelle, Calculs, Douleurs de la vessie et des reins, Écoulements, Rétrécissements, etc.

DEPÔTS: MM. HENRY R. GRAY, 144, RUE ST. LAURENT; KENNETH CAMPBELL & CIE., MEDICAL HALL, ET 2, PHILLIPS SQ.; LAVIOLETTE & NELSON, 15, RUE NOTRE-DAME; JOS. LEDUC & CIE., 191, RUE ST. JOSEPH.

APPROVED BY THE MEDICAL FACULTY. DEVINS' WORM PASTILLES. The most effectual Remedy for Worms in Children or Adults. Le meilleur remède contre les vers chez les enfants ou adults. PASTILLES DE DEVINS CONTRE LES VERS. APPROUVEES PAR LA FACULTE MEDICALE.

On enverra une boîte par la malle à aucune adresse dans le Canada, en recevant 25 cents. DEVINS & BOLTON, Pharmaciens, Montréal.



USINE D'INSTRUMENTS AGRICOLES DU CANADA. FABRIQUE DE FAUCHEUSES, MOISSONNEUSES, RATEAUX à Cheval, Moulins à Battre, etc., sans rivaux. Notre Motto est et a toujours été depuis 25 ans: "Le meilleur et le plus économique."

MANUFACTURE DE VINAIGRE DE MONTREAL, No. 41, RUE BONSECOURS. PRIX A L'EXPOSITION DU CENTENAIRE A PHILADELPHIE, ET PREMIER PRIX A LA DERNIERE EXPOSITION DE MONTREAL.

Certificats des hommes les plus compétents constatant que ce Vinaigre est l'un des meilleurs Vinaigres du monde entier. MICHEL LEFEBVRE, Propriétaire.

NAPOLEON ROY MARCHAND-TAILLEUR, No. 96, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL. M. Napoléon Roy a constamment en mains un assortiment complet de HAUTES FAITES. Tout ordre exécuté sous le plus court délai.



MOULIN A VENT AUTOMATIQUE D'HALLADY POUR POMPER L'EAU SUR LES FERMES, SUR LES CHEMINS DE FER, ETC. C'est le Moulin à vent le plus économique, en égard au pouvoir, au fini et aux matériaux qui entrent dans sa construction...

Seul remède efficace et agréable. Consultation de plus habiles Docteurs de Paris pour les Cas difficiles et pour toutes les maladies. DÉPÔTS: MM. HENRY R. GRAY, 144, RUE ST. LAURENT; KENNETH CAMPBELL & CIE., MEDICAL HALL, ET 2, PHILLIPS SQ.; LAVIOLETTE & NELSON, 15, RUE NOTRE-DAME; JOS. LEDUC & CIE., 191, RUE ST. JOSEPH.

ANTI-GOUTTEUX BOUBÉE SIROP VÉGÉTAL DÉPURATIF spécial, autorisé, présenté à l'Académie de Médecine de Paris et breveté en 1840. GOUTTE ET RHUMATISMES. Soutage instantanément les douleurs et guérit radicalement. DÉPÔTS: MM. HENRY R. GRAY, 144, RUE ST. LAURENT; KENNETH CAMPBELL & CIE., MEDICAL HALL, ET 2, PHILLIPS SQ.; LAVIOLETTE & NELSON, 15, RUE NOTRE-DAME; JOS. LEDUC & CIE., 191, RUE ST. JOSEPH.

ON SE DEMANDE OU EST LE JOLI MAGASIN DE MODES ET DE MARCHANDISES DE GOUT

JOS. ROY, 573, RUE STE. CATHERINE, A l'Enseigne du Chapeau Rouge. 8-15-54-10

GRANDE VÉRITÉ

Pourquoi publier sans cesse une liste des prix des marchandises que nous recevons tous les jours, lorsque c'est un fait reconnu aujourd'hui que nous avons constamment en main les plus belles marchandises à bien meilleur marché que partout ailleurs? Toutes les familles savent qu'en venant chez nous, elles sont certaines de trouver tout ce qu'il leur faut en fait de Cotons jaunes et blancs, Indiennes, Draps, Tweeds, Coatings, Etoffes d'arbes, Soies noires et de couleur, Toiles pour costumes, Bas, Gants, Collets, Poignets, Articles de fantaisie, Fleurs, Plumes, Chapeaux, Tapis, Prelarts; enfin toute espèce de marchandises sèches qui peuvent être trouvées dans un magasin aussi considérable et aussi bien assorti que l'est le nôtre.

A PILON & CIE., 615, RUE STE. CATHERINE, MONTRÉAL. A l'Enseigne de la Boule Verte. A. PILON, L. J. PELLETER. 7-37-52-5

EM. TERQUEM Commissionnaire en Marchandises (Ex-représentant des Éditeurs Français à l'Exposition de Philadelphie) 2, OULEVARD POISSONNIERE, PARIS. a le plaisir d'informer messieurs les Libraires et Négociants du Canada, qu'il se charge de tous leurs achats sur la place de Paris, soit en livres ou tous autres articles.

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMÉE THE COOK'S FRIEND NE FAILLIT JAMAIS ET EST Vendue chez tous les Epiciers respectables. ON DEMANDE quelques hommes actifs et dignes de confiance pour prendre des ordres pour une pépinière en cette Province. Ils devront parler français et anglais. Pour les conditions, s'adresser à CHASE BROTHERS, Montréal.

A. GELINAS, AVOCAT, No. 44, Rue St. Vincent (en face de l'Hôtel Richelieu), Montréal. FAITES USAGE DU SIROP EXPECTORANT, DE L'ELIXIR TONIQUE et du SIROP DES ENFANTS du Dr. J. EMERY CODERRE, 64, RUE ST. DENIS, Coin de la RUE DORCHESTER. A vendre chez tous les Pharmaciens.



Exposition Universelle PARIS.

Les personnes qui désirent exposer VOUDRONT BIEN S'ADRESSER IMMÉDIATEMENT

L'Honorable Ministre de l'Agriculture OTTAWA,

Pour les Blancs d'Applications, les Règlements pour les Expositors Canadiens, la Classification et autres renseignements désirables.

Comme l'espace réservé au Canada est restreint, les applications doivent être faites de suite et pas plus tard que

LE 15 JUILLET PROCHAIN. Aucune application ne sera reçue après cette date. Ottawa, 26 mai 1877. 8-23-6-126

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT: La Crise Financière et la Dépression Commerciale de 1873, '74, '75, '76, AVEC DES

OBSERVATIONS PRATIQUES SUR LE SYSTEME DE BANQUE EN CANADA, PAR A. A. TAILLON GÉRANT DE LA BANQUE DES MARCHANDS DU CANADA A SOREL.

Ce volume est le résultat de sérieuses études des causes qui ont amené la désorganisation du commerce et le dérangement des conditions financières du pays; il a été préparé avec un grand soin et il sera très-utile aux hommes d'affaires. Des agents solliciteront bientôt des souscriptions. 18 mai 1877 8-23-3-129



COLLEGE MILITAIRE DE KINGSTON. Les Examens Semi-Annuels pour les candidats à l'admission comme cadets au Collège Militaire, auront lieu aux Quartiers-Généraux des Districts Militaires dans lesquels ces candidats résident, le 3 Juillet et le 16 18 Décembre prochains (1877).

Tous les renseignements nécessaires peuvent être obtenus sur demande à l'Adjudant-Général à Ottawa, ou aux Députés-Adjutants-Généraux des Districts Militaires. Les demandes pour admission doivent être adressées à l'Adjudant-Général au moins un mois avant la date de l'examen. (Par ordre) W. POWELL, Colonel, Adjudant-Général.

Quartiers-Généraux, Ottawa, 11 avril 1877. 8-18-26-110

ABEL PILON & Cie. 33, RUE DE FLEURS, PARIS. Credit Litteraire & Musical, POUR L'ACQUISITION DE LA MUSIQUE ET DES LIVRES.

Fourniture immédiate des meilleurs ouvrages de LITTÉRATURE, DROIT, SCIENCES, BEAUX-ARTS, etc., etc., ainsi que des publications MUSICALES des principaux éditeurs de Paris.

Mode de crédit pour tous les ouvrages du Catalogue Abel Pilon & Cie. Toute demande jusqu'à vingt piastres est payable par piastre par mois, et au-dessus de cette somme, le paiement mensuel est égal au vingtième du montant de la facture.

Frais de douane et de transport payables à l'arrivée des ouvrages. S'adresser à M. F. DANSEREAU, 17, CÔTE ST. LAMBERT, MONTRÉAL. Agent de MM. Abel Pilon & Cie., de Paris, pour la Puissance du Canada. VOIR LES CATALOGUES ET SPÉCIMENS 8-11-52-98. L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESARATS